

P842.99

C817cc

Le Chevalier de Colomb

Comédie dramatique en trois actes

Par

J.-Eugène Corribeau

Chevalier de Saint-Grégoire le Grand



BIBLIOTHÈQUE
SANT-SULPICE

42.99

C817 cc

SAINT-OLUF
109 112-THA2

57301

Le Chevalier de Colomb

Comédie dramatique en trois actes

par J.-EUGENE CORRIVEAU

Chevalier de l'Ordre de Saint-Grégoire le Grand, Membre de l'Association des Auteurs Canadiens.



PERSONNAGES :

Lucien Dupuis..... Jeune courtier
Charles Poulin..... Son ami
Christophe Colomb..... Le Grand Navigateur
Gaby..... Epouse de Lucien
Clothilde..... Soeur de Gaby.

Création à Québec
Décembre 1922

M. Eug. Lachance
M. Arth. Lachance
M. A. Mercier
Mlle Marc. Duhamel
Mlle Claire Duhamel

Reprise à Montréal
Cercle Lafontaine
Janvier 1924

M.M. C. E. Guilbault.
Paul Coutiè.
Art. Lefebvre.
Mmes Mad. Delcourt.
Angela Sabran.

Figurants et Choristes.

N.B. Cette pièce ne peut être représentée sans l'autorisation de l'auteur.

AVIS SPECIAL

Les indications sont prises de la droite et de la gauche des acteurs, suivant l'ordre qu'ils occupent au théâtre.

N.B.—La scène se passe de nos jours, à Québec, ou ailleurs, ad libitum.

ACTE PREMIER

Synopsis

Le théâtre représente le bureau d'un jeune financier.—Porte praticable au fond, ayant, à l'avant, l'inscription suivante: *Lucien Dupuis, agent d'immobiliers, Courtier en Débitures*.—Un téléphone sur le secrétaire de Lucien, à gauche, premier plan. Ameublement et accessoires ordinaires.

SCENE PREMIERE

*Lucien (seul, se promenant de long en large).—*Là!... C'est inutile pour moi de lutter plus longtemps... C'est malheureusement la fin!... Je suis lavé!... Pour un savonnage, c'est un savonnage. Ah! ce méchant coup de bourse m'a bien perdu tout entier... Moi, un débutant, dont les affaires allaient si bien!... Moi, un jeune marié de six mois! Hélas, cette chère petite femme... Elle s'en doutait bien depuis quelques jours, mais elle est certainement loin de penser à toute l'étendue de notre malheur!... Pauvre Gaby!... Elle, si orgueilleuse, si hautaine, et se voir dans la rue après quelques mois de ménage... Oh! c'est horrible... horrible! et dire que si j'avais pu réussir à financer un tout petit emprunt de cinq mille dollars, j'achetais le fonds de mon stock et j'étais sauvé! Oui, mais les gros financiers me tiennent maintenant et ma perte leur enlève un concurrent... *(Avec un soupir.)* Voilà un beau résultat tout de même... La faillite!... La misère!... *(On frappe)*

Quelqu'un?... Un créancier, sans doute!... *(On frappe de nouveau.)*—C'est cela... Pas d'erreur... Ça presse... *(Il va vivement s'asseoir à son bureau.)*—Entrez!...

SCENE II

Lucien et Poulin

*Poulin, (entrant avec force salutations).—*Pardonne-moi, cher ami, de venir te déranger ici, mais...

*Lucien, (se levant).—*Hein?... comment... Charles Poulin?...

*Poulin.—*Lui-même.

*Lucien.—*Ah! mon vieux, je suis agréablement surpris de te voir, et ta visite me fait grandement plaisir. Viens t'asseoir.

*Poulin.—*Merci, Lucien, merci... *(Il s'assied.)*—Tu sais, mon ami, en toute franchise, je ne m'attendais pas à une réception aussi cordiale de ta part...

*Lucien.—*Comment cela?... Ne sommes-nous plus amis?...

*Poulin.—*Sans doute, mais je croyais que la discussion un peu vive que j'ai eue avec ta charmante petite femme, il y a quelque temps, au sujet des Chevaliers de Colomb, avait pu refroidir tes sentiments à mon égard.

*Lucien.—*Mais non! Mais non! mon cher Poulin; ce n'est pas parce que ma femme ne veut pas entendre parler que je me fasse recevoir Chevalier de Colomb, que nous allons nous brouiller, je suppose?...

*Poulin.—*Je comprends, je comprends!... Cependant, comme ce soir là, j'ai hardiment défendu mes frères chevaliers contre ses attaques injustes, et que j'ai été un peu vif, dans mes expressions, il aurait pu se faire que Madame te défende de me recevoir.

*Lucien.—*Eh! bien là, mon vieux... tu tombes juste!... C'est en plein ça.

Poulin.—Tiens!... Je ne me trompais pas. J'en étais sûr. Vois-tu, Lucien, je suis ce qu'on appelle communément un vieux garçon, mais si tu savais comme je connais les femmes!...

Lucien.—En effet, tu as l'air d'en avoir quelques notions...

Poulin.—Pas seulement quelques notions. Je les connais entièrement.

Lucien.—Tu ne te vantes pas?...

Poulin.—Oh! non... Oh! non... Et puis, j'aurais mauvaise grâce à le faire... Je n'en ai pas encore trouvé une qui se soit laissée convaincre que j'étais l'idéal de son cœur.

Lucien.—Tu exagères.

Poulin.—Je n'exagère jamais. Les femmes, vois-tu, plus ça change, plus c'est pareil!

Lucien.—Hum!... Tu y vas!...

Poulin.—Tandis que j'y suis... Cela ne coûte pas plus cher.

Lucien.—Oui, mais si ma Gaby était ici, tu ne parlerais pas longtemps comme cela... Hein?...

Poulin.—J'en conviens de grand cœur... Ce n'est pas pour en médire, car, tu sais, j'ai horreur de la médisance, mais, ta femme, elle vous a un air hautain lorsqu'elle discute! Oh! là! là!...

Lucien.—Tu t'en rappelles encore?...

Poulin.—C'est difficile pour moi de l'oublier.

Lucien.—Laissons cela, veux-tu?... N'en parlons plus.

Poulin.—Ça me va; d'autant plus que je suis venu pour te demander un service.

Lucien.—Un service?... Là! tu tombes bien!...

Poulin.—Allons, ne va pas te fâcher avant de savoir ce dont il s'agit.

Lucien.—Voyons toujours...

Poulin.—Eh! bien, c'est à propos d'une bonne oeuvre... Je viens solliciter une souscription de ta part.

Lucien.—Tu n'es pas sérieux!...

Poulin, (vexé).—Absolument sérieux... Les Chevaliers de Colomb de cette ville ont décidé de mener à bonne fin cette entreprise sur laquelle je te donnerai des détails tantôt. Tous, du plus petit au plus grand, nous allons tendre la main, comme cela, chez tous ceux qui sont susceptibles de verser des secours substantiels.

Lucien.—Je le regrette vraiment, mon cher ami, mais la chose m'est absolument impossible... impossible...

Poulin.—Allons, Lucien, est-ce parce que c'est en ma qualité de Chevalier de Colomb que je te sollicite, que tu vas me refuser?

Lucien.—Oh! il ne s'agit pas de cela, mon vieux Poulin; ma raison est bien plus grave!

Poulin.—Raison plus grave?... Allons donc!...

Lucien.—Poulin, tu es un ami pour moi, un vrai, entends-tu, et tu l'as toujours été!... Voilà pourquoi je n'aurais rien à te refuser... (Amèrement) mais si tu me demandes de faire la charité aujourd'hui, même de quelques dollars seulement, je suis forcé de te répondre: impossible... impossible!...

Poulin (ému).—Comment?... Toi, Lucien? dont les affaires vont si bien?... Tu en serais rendu à subir la crise?...

Lucien, (des larmes dans la voix).—Plus que cela, hélas!... Je suis ruiné!

Poulin, (au comble de la surprise).—Ruiné?... Pas possible!...

Lucien.—Ni plus ni moins... (Lui présentant un document).—Tiens, lis!...

Poulin (après avoir parcouru le papier).—Pas si grave que cela. Si je comprends bien, avec cinq mille dollars, tu pourrais acheter le fonds de tes stocks, et la situation serait sauvée?...

Lucien.—J'y ai pensé mille fois depuis hier.

Poulin.—Alors?...

Lucien.—Alors?... Je me suis présenté chez tous les gérants de banque, et tous les courtiers, mais sans succès. Mon mauvais coup de bourse était déjà connu, et partout on m'a refusé?...

Poulin, (se levant).—On t'a refusé?...

Lucien, (se levant aussi).—Hélas! oui, tout ce monde m'a fait une face de plomb... Je n'ai plus de ressources...

Poulin.—Eh! bien... Eh! bien... Moi?...

Lucien.—Comment?... Toi?...

Poulin.—Oui, moi!... Ai-je une face de plomb, moi?...

Lucien.—Certainement non!... mais je ne voudrais abuser...

Poulin.—Mais tu n'abuserais pas... Pas du tout... Ecoute; je suis incapable, personnellement de t'avancer ce montant. Mais ma mère a justement cette somme à placer.

Lucien, (légèrement incrédule).—Comme ça se trouve?... Au moins, tu ne me la fais pas?... Tu ne vas pas te sacrifier?...

Poulin.—Pas du tout... Où vas-tu chercher des idées?... Tu n'ignores pas que, ces jours derniers, ma vieille mère a vendu sa petite propriété de la Grande Allée... J'assistais à la signature du contrat, comme témoin, —sinon comme héritier présumé.—Ma vieille mère me dit, comme cela: quelle poignée d'argent nous allons avoir en une fois... Vraiment, tant d'argent, ça devient incommodant, et quel problème que de placer en sûreté et s'assurer un bon rendement?... Mettre tant d'argent à la banque;... cela n'est pas beaucoup payant.

Lucien, (interrompant).—...Mais le notaire instrumentant, en entendant cela, n'a donc présenté aucune soumission?...

Poulin.—Aucune! Alors, me déclara péremptoirement ma vénérable mère, c'est toi! Charles Christophe, qui vas te charger de me placer cet argent. "J'ai un courtier tout trouvé," que je lui dis...

Lucien, (riant très fort).—Oh! là! là!... Elle est bonne celle-là!...

Poulin.—Donc, il n'y a pas de temps à perdre, je cours chercher le chèque.

Lucien, (confus).—Je ne voudrais pour rien au monde accepter une si grande preuve d'amitié.

Poulin.—Aimerais-tu mieux la misère?... Voyons, ne crains rien, j'ai confiance en toi... Tes affaires ne sont pas si mauvaises... La crise, une fois passée, nous rembourserons la maman... N'a-t-elle pas dit qu'elle me tenait personnellement responsable...?

Lucien, (un peu blaguant).—...sur ta part d'héritage!...

Poulin.—Effectivement, le risque, si risque il y a, est pour moi seul... Tu vois, on ne peut plus refuser.

Lucien, (lui pressant vivement la main).—Ah! Charles Poulin...

Poulin, (interrompant vivement).—...Christophe, Charles Christophe... Ma marraine était une femme énergique et autoritaire... et son dada était une certaine dévotion envers le grand saint Christophe... ma mère lui avait bien recommandé de me

faire appeler Charles, comme mon pauvre défunt père, mais rendue sur les fonts, cette bonne fée de marraine prétendit avoir tout oublié de mon nom, sauf la première lettre, et elle m'imposa le nom de Christophe!...

Lucien.—Prédestination, mon cher, Prédestination!... Si les Chevaliers de Christophe Colomb n'étaient pas inventés lors de ton entrée dans le monde, cela n'a pas dû retarder!...

Poulin.—As-tu jamais entendu dire à un petit garçon: Ressemble-t-il à son parrain un peu?... Moi, si j'ai de la prédestination, comme tu viens de dire, ça me vient de ma marraine!...

Lucien.—Tope-là, Charles Christophe de mon cœur, tu es plus qu'un ami, tu es un frère!...

Poulin.—J'en ai l'habitude, puisque je suis Chevalier de Colomb!...

Lucien.—Je sais; et si l'on peut juger de cette grande société par toi, je comprends l'enthousiasme de ses membres!...

Poulin, (joyeusement).—Ah! ce que tu me dis là me fait grandement plaisir, Lucien!... Nous en recauserons. Pour le moment, comme le temps presse, je cours à la maison, et je te rapporte le chèque de ma bonne vieille mère.

Lucien, (lui serrant la main de nouveau).—Charles Christophe, tu me sauves plus que la vie.

Poulin.—Où! où! tu me l'as dit tantôt. Ne parle pas davantage, c'est décidé, je t'apporte le chèque dans quelques minutes. Tu me rendras cette somme aussitôt que possible, rien de plus!... ça te va?...

Lucien.—Si ça me va?...

Poulin, (dans une dernière poignée de main).—En ce cas, au revoir... Avertis ton courtier que tout est parfait, que tu vas payer avant six heures.

Lucien.—Au revoir, mon vieux, et encore une fois, du plus profond de mon cœur, merci!...

Poulin, (sortant).—Bonne chance, Lucien, à tantôt!...

SCENE III

Lucien, seul.

Evidemment, la Providence est de mon côté!... Je suis sauvé! Je suis sauvé!... Ah! ce Charles Poulin, alias Christophe, qui aurait jamais cru que ce serait lui qui me sauverait aujourd'hui?... *(Il va se rasseoir à son bureau).*—Je vais téléphoner à Belleville cette heureuse nouvelle... Allons, Lucien Dupuis, le bon Dieu est vraiment plus fort que le diable!... *(Il saisit l'appareil pour téléphoner mais s'arrête aussitôt).*—Non, je vais plutôt attendre, afin que la surprise de ces chers financiers soit plus grande encore.—*(On frappe).*—Bien!... Cette fois, si c'est un créancier, il peut venir... *(Voix puissante).*—Entrez! Entrez!...

SCENE IV

Lucien et Clothilde

Clothilde, (entrant).—Bonjour, Monsieur mon beau-frère!...

Lucien, (se levant).—Ah! bah! Clothilde?... Et moi, ma chère petite belle-soeur, qui allais vous prendre pour un client grincheux!...

Clothilde.—Vous voulez rire, Lucien... Vous êtes bien toujours gai comme un pinson!...

Lucien.—A présent, oui... mais pas plus!...

Clothilde.—Pourquoi, Monsieur, pas plus?...

Lucien.—Bien... Rien... Ma petite Clothilde... cela ne vous intéresserait pas. Au fait, puisque vous voilà, qu'y a-t-il donc?...

Clothilde.—Bien? Monsieur, c'est pour vous avertir que Gaby est en bas, dans l'auto... Elle m'envoie vous dire qu'elle vous attend pour le thé du Frontenac.

Lucien.—Pourquoi n'est-elle pas montée?...

Clothilde.—Elle dit qu'elle ne veut pas laisser l'auto à mes soins!...

Lucien.—Où est donc le chauffeur?...

Clothilde.—Cette question?... Le chauffeur? il ne m'a jamais fait de déclaration, pas même de confidences!...

Lucien.—Peu importe, c'est à lui à avoir soin de la voiture, n'est-ce pas?...

Clothilde.—J'en demande bien pardon pour lui, mais il est parti!...

Lucien.—Comment, parti?...

Clothilde.—Il a dit à Gaby, à midi, qu'il n'avait pas été payé depuis quinze jours, qu'il venait de trouver une bien meilleure place, qu'il avait donné son avis de huit jours et qu'il se poussait!...

Lucien.—Que lui a répondu Gaby?...

Clothilde, (embarrassée).—Oh! oh! je n'oserais jamais le dire.

Lucien.—Voyons, ma petite Clothilde, nous vous traitons comme l'enfant de la maison, chez nous, et vous n'allez pas me refuser!...

Clothilde.—Oui, mais vous ne révélez jamais rien à Gaby?...

Lucien.—C'est entendu.

Clothilde.—Parce que, vous savez, on dit toujours que les belle-soeurs sont bavardes, mais moi, je ne le suis pas.

Lucien.—C'est justement pour cela que je vous demande ce qu'a répondu Gaby au chauffeur.

Clothilde.—Eh! bien, elle lui a dit, comme cela, les bras croisés: "Mon pauvre Joseph, si mon mari me parlait comme tu viens de le faire, *(faisant le geste de frapper)*, il baiserait ma main!..."

Lucien.—Hum!... Hum!... Et Joseph?...

Clothilde.—Joseph?... Oh! vous savez, il n'est pas bête, il a dit comme cela, en clignant de l'oeil: "Je suis bien prêt à la baiser, Madame, votre main, elle doit avoir bon goût!..."

Lucien, (vexé).—L'insolent!...

Clothilde.—Oh! Monsieur se fâche?... Mais je croyais que c'était une politesse que Joseph avait dite à Gaby.

Lucien.—Une politesse?... Une politesse?... C'est un mal appris!... Ma femme l'a aussitôt fiché dehors, je suppose?...

Clothilde.—Mais non... Mais non!...

Lucien, (furieux).—Comment, non?... Ah! mais! ah! mais!...

Clothilde, (rigolant).—Mais non, Gaby n'a pas eu besoin de le mettre à la porte, il est sorti avant.

Lucien, (satisfait).—Ah! je comprends.

Clothilde, (taquine).—Là, vous voyez, il n'y a rien d'extraordinaire... Ça va mieux?... Si je ne me trompe, je crois que, en, que vous avez des petites cornes?...

Lucien.—Clothilde, vous me manquez de respect!...

Clothilde.—C'est bon... C'est bon... on sait ce qu'on sait. Dans tous les cas, ma soeur est en bas qui attend.

Lucien.—Vous allez me faire le plaisir de descendre lui dire de monter.

Clothilde.—Je veux bien.

Lucien.—A propos, je ne vois pas pourquoi Gaby n'est pas montée... Elle est fâchée, sans doute?...

Clothilde.—Pour dire la vérité, oui, c'est le départ du chauffeur qui l'a indisposée contre vous, Monsieur Dupuis.

Lucien.—Bon, bon, je comprends, mais tout cela va s'arranger comme dans le meilleur des mondes. Descendez auprès de Gaby, et dites-lui de ma part que je l'attends ici; qu'il faut absolument qu'elle entre!...

Clothilde.—Lucien, vous savez, je doute qu'elle monte... Je connais Gaby, quand elle a dit non, c'est non!...

Lucien.—Bah!... Vous lui confierez, comme un secret, que j'ai un beau cadeau pour elle...

Clothilde, (battant des mains).—Ah! Lucien, comme vous savez bien vous y prendre, allez... Vraiment, Gaby est bien heureuse d'avoir un bon mari comme vous!... (levant les bras au Ciel).—lorsqu'il y a tant de jeunes filles qui voudraient en avoir, et qu'il y en a tant qui n'en auront jamais.

Lucien.—C'est bien!... c'est bien!... ma petite Clothilde, je vous en souhaite un comme moi.

Clothilde.—Oh! Lucien, je le voudrais bien tout de suite...

Lucien.—Clothilde, voulez-vous bien vous taire!

Clothilde.—Il n'y a pas de mal à cela, je suppose... Moi, j'aime les hommes entreprenants...

Lucien.—Clothilde, vous me scandalisez...

Clothilde.—A vous entendre parler, mon cher beau-frère, on dirait que vous avez le scandale proche...

Lucien, (feignant la colère).—Filez chercher Gaby, ou sinon.

Clothilde, (le bravant).—Sinon?...

Lucien.—Sinon... je te confirme! (Il fait un mouvement vers elle, puis il s'arrête, sourit, et lui donne un léger soufflet sur la joue).

SCÈNE V

Les mêmes, plus Gaby

Gaby, (entrant brusquement et se croisant les bras).—Eh! bien; ne vous gênez pas!...

Lucien, (embêlé).—Oh! Gaby...

Clothilde.—Ah! bien ça c'est drôle, je m'en allais justement te chercher...

Gaby.—Hum!... Et tu t'occupais, avant...

Clothilde.—Voyons, voyons, Gaby, tu me connais assez pour savoir qu'il n'y a pas de danger avec moi; je faisais de petites ripostes avec Lucien comme on en fait à la maison, devant toi; il n'y a pas de mal à ça!... Est-ce que tu aurais aussi des petites cornes?... comme ton cher mari?...

Gaby, (radoucie).—Clothilde, parce que tu habites avec nous et que tu me rends le service de m'aider à diriger ma maison, tu abuses. Non, je n'ai pas de cornes comme tu dis, car j'ai confiance en toi.

Clothilde.—En ce cas, je descends garder l'auto à mon tour.

Gaby.—Et cela n'est pas trop tôt...

Clothilde.—Sois tranquille, je fais bonne garde... (Elle sort.)

SCÈNE VI

Lucien et Gaby

Gaby.—A nous deux maintenant!... Toi, qu'as-tu à répondre?...

(A ce moment, vive sonnerie au téléphone.)

Lucien, (y courant).—Oh! le téléphone, il faut que je réponde au téléphone... Tu m'excuses? (Il saisit le récepteur).—Allô!... allo!... oui, Belleville!... le courtier?...

la situation a merveilleusement changé, vous savez... Gardez mes "Stocks", je vais payer avant six heures... ce soir, oui... je suis sauvé par un ami, un vrai, celui-là!... Vous êtes content?... et moi donc!... Au revoir, cher Monsieur Belleville... oui... ce soir, c'est certain... attendez-moi... Au revoir!... (Il raccroche le récepteur).

—Bon sang de bon sang, quelle journée!...

Gaby.—Que signifie ce discours?...

Lucien.—Cela signifie... ce que cela signifie... Il s'en est fallu de peu, ma chère Gaby, que nous tombions dans la purée!... dans la dèche noire, quoi!...

Gaby.—Et c'est pour cela que tu me laissais poser à la porte... en battifollant avec...

Lucien.—Je te demande pardon, ma petite Gaby, Tu as confiance en moi, n'est-ce pas?...

Je faisais des mamours à Clothilde pour qu'elle te décide à monter, car, tu sais, je comprenais que tu étais fâchée à propos de l'histoire du chauffeur.

Gaby.—Oui, et qui ne l'aurait pas été?...

Lucien.—Bah! Regarde donc, moi, j'ai bien été obligé de renvoyer ma sténographe, hier...

Gaby.—Toi, c'est différent, tu ne tiens à rien!...

Lucien.—Là! là! ma Gaby, tu es encore fâchée, je vois!... Tu sais bien que si j'avais pu faire autrement, je l'aurais fait.

Gaby.—C'est bon, laissons cela... Mais, dis-moi... est-ce bien vrai que nous avons failli être ruinés?...

Lucien, (exubérant de joie).—Eh! oui... Eh! oui, ma chérie... c'est absolument vrai... mais ce jour devient l'un des plus importants de ma vie, puisqu'un ami, un ami unique, m'a promis tantôt de m'apporter avant une heure, les cinq mille dollars dont j'ai besoin pour éviter la débâcle et me refaire.

Gaby.—Que m'apprends-tu là?...

Lucien.—La vérité.

Gaby.—Franchement, Lucien, je suis toute émue!... je n'aurais jamais pensé que le malheur était si près de nous... Tu sais que la pauvreté n'est pas précisément l'idéal que j'ai rêvé?...

Lucien.—Je sais, ma chère petite, je sais... Réjouis-toi, je te le répète, nous sommes sauvés de la ruine, absolument.

Gaby.—Mais, comment tout cela est-il arrivé?...

Lucien, (faisant asseoir Gaby et prenant place à son bureau).—De la manière la plus simple du monde. Tu vas voir comme c'est providentiel.

Gaby.—Je suis toute oreille. Vas-y... je t'écoute.

Lucien, (s'avancant).—Tu ne veux pas m'embrasser?... avant?...

Gaby, (se retirant).—Voyons, voyons, chéri, reste tranquille... Les choses sérieuses d'abord; après cela, on verra.

Lucien, (insistant).—Oui, mais on recommencera après pareillement...

Gaby, (sévère).—Lucien, veux-tu bien finir?...

Allons, vite, ton histoire... Si tu ne fais pas le beau garçon, je m'en vais...

Lucien.—Ne dis pas cela, Gaby, c'est vraiment pas gentil.

Gaby.—Tu triches, aussi... Tu me fais perdre le thé du Frontenac pour me conter l'histoire de notre délivrance d'une faillite, et tu en profites pour me proposer de m'embrasser! En voilà une nouveauté!...

Lucien.—Mais c'est toujours comme cela que ça arrive. Les hommes ne disent jamais d'avance aux femmes qu'ils désirent les embrasser.

Gaby.—Et vous faites bien, parce qu'elles ne voudraient jamais!...

Lucien.—Tu sais, ma petite, pas de "bluff"... c'est lorsqu'une femme refuse de se laisser embrasser qu'elle en a le plus envie!...

Gaby.—Lucien, tu es agaçant à la fin... Sois donc sérieux, une bonne fois... Au fait!... Au fait!...

Lucien.—J'y suis... J'y suis... (sérieux). Depuis deux heures cet après-midi, je me tirais aux cheveux et je jonglais à notre perte, car il m'était impossible d'en sortir sans avoir de l'argent comptant. Partout où je m'étais présenté, on m'avait refusé, quoique le montant nécessaire à mon sauvetage fût relativement minime, et que les garanties que j'offrais étaient des meilleures. Mais, tu comprends, j'ai de gros concurrents qui étaient heureux de me voir couler; j'en étais là! C'était la fin, soit la misère pour toi... lorsque la porte s'ouvre, et un ami, un vieil ami, entre... Il venait me demander une souscription pour une de nos bonnes oeuvres... et Dieu sait s'il en a par ici!... Je lui avoue ma détresse... Il bondit de joie: "Je suis là", dit-il, "ma mère a cinq mille dollars à placer... J'ai confiance en toi, je cours les chercher"... Et voilà, en peu de mots, comment un ami, un de ceux sur qui j'aurais le moins compté, me sauve juste au moment opportun.

Gaby.—Ah? mais... c'est beau!... c'est merveilleux... C'est providentiel... tout cela, en effet... Et ce noble ami, le bon Dieu le bénira certainement... Voilà un ami qui a droit à toute notre admiration... Tu ne devrais jamais avoir d'autre genre d'amis que ceux-là!...

Lucien.—N'est-il pas vrai que c'est tout de même très chic ce qu'il a fait?...

Gaby.—Je t'avoue franchement que je n'en reviens pas. Dans notre siècle d'égoïsme, il est consolant de constater qu'il y a encore des coeurs généreux qui se dévouent pour les autres.

Lucien.—Je suis heureux de t'entendre parler de mon bon ami avec cet enthousiasme!

Gaby.—Je ne saurais faire autrement... Au fait, est-ce que je le connais, moi?... Que tardes-tu de me dire le nom de ce sympathique et incomparable ami qui t'a repêché...

Lucien.—Sans doute que tu le connais...

Gaby.—Son nom... enfin?...

Lucien.—Tu sais bien, celui que tu faillis mettre à la porte, tout de suite, au retour de notre voyage de noces... à propos d'une insignifiante discussion sur les Chevaliers de Colomb!...

Gaby. (se levant, vexée).—Comment?... Monsieur Charles (avec une moue).—Christophe Poulin!...

Lucien.—Lui-même!...

Gaby. (marchant avec excitation).—Lui!... Pour une deveine!... cela en est une!... être dans le cas, maintenant... et jusqu'à l'heure de notre mort, d'avoir du respect, de la reconnaissance, envers un

Monsieur, qu'il m'est impossible d'estimer, que j'ai même, dans un moment d'humeur, à peu près chassé. Je soupçonnais, et je crois que j'en avais droit, qu'il voulait te donner le goût de la ballade nocturne, de la fréquentation des clubs... ces vieux garçons, ces "sans foyer", ils ne sont pas d'habitudes très scrupuleux sur le choix des diverses manières de tuer le temps... le soir! surtout!... Je préférerais, je crois, la misère, plutôt que de lui être redevable de quoi que ce soit...

Lucien. (vexé).—Fais-en donc un peu l'expérience, voir?... (plus doux).—Voyons!... Gaby, tu exagères...

Gaby.—Non, parce que je comprends le jeu de ce Monsieur. Il est furieux parce que je t'ai déjà empêché d'entrer dans ses Chevaliers de Colomb, et il va profiter de cette occasion pour gagner la partie, grâce à l'influence considérable qu'il va maintenant avoir sur toi.

Lucien.—Pais-toi, Gaby... Tu blasphèmes l'amitié... Tu mets des bois dans les roues de la reconnaissance... Quels que soient les sentiments antipathiques que tu puisses avoir contre l'ordre des Chevaliers de Colomb, je te conteste le droit de parler ainsi de notre bienfaiteur. D'ailleurs, notre ami Charles Poulin, surnommé Christophe, — un nom aussi présentable qu'un autre, — n'a mis aucune condition à sa généreuse intervention.

Gaby.—Tant mieux alors... Tu sais... quoi qu'il arrive, je ne veux pas en démordre; je ne veux pour rien au monde te voir entrer dans cette société secrète, qui s'appelle, je ne sais pourquoi, les Chevaliers de Colomb; moi... j'ai mes idées là-dessus!... (On entend frapper).—Quelqu'un!...

Lucien.—C'est l'ami Poulin, sans doute... Chut! Attention à toi. (Se tournant vers la porte).—Entrez l!...

SCENE VII

Les mêmes, puis Poulin

Poulin. (entrant).—Bonjour, mon cher Lucien, ça y est... j'ai le magot!... (Apercevant Gaby, surpris).—Pardon, Madame, je ne savais pas que vous étiez là!... Je ne voudrais pas vous déranger... je reviendrai... (Fait mine de sortir.)

Gaby.—Pardon, Monsieur Poulin, vous pouvez rester. Lucien m'a tout dit. Je vous félicite... et vous remercie bien cordialement... de votre grande générosité...

Poulin.—Oh! Madame... il n'y a pas de quoi. C'est tout naturel à moi, un Chevalier de...

Gaby.—Mais avant de vous laisser accomplir votre bonne action, dites-moi, Monsieur Poulin, vous ne vous servirez pas de la reconnaissance que nous vous devons pour forcer Lucien à devenir Chevalier de Colomb!...

Lucien. (voulant la faire taire).—Gaby!...

Poulin. (à Lucien, résolu).—Laisse faire, Lucien. (A Gaby).—Madame, me prenez-vous pour un honnête homme?...

Gaby.—Pour un parfait gentilhomme!...

Poulin.—Bien, Madame... (Allant serrer la main de Lucien).—En ce cas, laissez-moi le sauver aujourd'hui, vous me chasserez demain!...

RIDEAU

(Fin du premier acte)

DEUXIEME ACTE

La scène représente un vivoir moderne.—Foyer à gauche, premier plan.—Petite bibliothèque à rayons vitrés, horloge.—Grande porte au fond et une autre à droite, premier plan.—A quelques pas, une luxueuse chaise "Morris", soit un gros fauteuil, genre d'une "Mériidienne", avec un guéridon de fumeur tout prêt. Un appareil téléphonique sur une petite table, non loin du foyer. Le reste de l'ameublement "ad libitum."

SCENE PREMIERE

Lucien, (seul)

Lucien, (entrant de gauche, en "smoking")—Oui, qui aurait dit cela il y a quelques semaines?... J'étais aux portes de la déconfiture. Poulin me sauve, mes valeurs remontent, je vends, et je réalise presque une petite fortune. On me félicite... Je deviens un des lions du jour dans la haute finance,—ce n'est pas plus malin que ça... Le succès est toujours une belle chose, mais combien plus agréable quand il nous arrive après la dèche! C'est comme une bonne pluie du ciel, douce et rafraîchissante après un mois de sécheresse, ou bien comme le beau soleil du bon Dieu, chaud et resplendissant, qui vient nous faire oublier une semaine de pluie froide, poussée du vent de nord-est!... Enfin, il me vient à l'idée de devenir Chevalier de Colomb, je suis accepté avec des boules blanches plein un panier à vaisselle,—et pas une boule noire... Je suis déjà membre du deuxième degré, et ce soir, enfin, je passe mon troisième degré; ce qui fera de moi un Chevalier, "in aeternum"... Et tout cela, sans que cette chère petite femme n'y oppose trop d'objections... Il n'y a pas à dire, c'est étrange, la vie, mais c'est bon tout de même quand la veine ne nous quitte pas... (Vive sonnerie au téléphone.—Il répond)—Allo! Allo!... Ah! oui, mon vieux... je prends mon troisième degré ce soir... Tu y seras encore? C'est bien, je suis content... Cet après-midi?... Oui, j'ai trouvé le "un" et le "deux" très intéressants... Ce soir?... bien, si tu crois que c'est préférable, je vais passer mon habit de gala... C'est entendu... A tantôt, mon vieux... Sois tranquille, j'y serai!... (Il raccroche le récepteur.)

SCENE DEUXIEME

..Lucien et Gaby

Gaby, (entrant de gauche).—A qui parlais-tu donc, Lucien?...

Lucien.—Avec mon nouveau frère Chevalier de Colomb, notre bon ami Poulin... Si tu voyais, ma chérie, comme il y a des membres, dans cette société; la salle en était comble cet après-midi. (Admiratif.) C'est vraiment une grandiose institution.

Gaby.—Comment, Lucien, tu n'en es encore rendu qu'au deuxième degré, comme tu me l'avouais au souper, et tu es déjà si complètement emballé?... Que seras-tu donc, quand tu seras parvenu au trente-troisième degré?...

Lucien.—Ah! les femmes! les femmes! quand donc pourrez-vous comprendre et apprécier le juste milieu?... Sache une chose; dans l'ordre très distingué des Chevaliers de Colomb... il n'est pas be-

soin de tant de degrés et d'échelons; la qualité supplée à la quantité... Je te dis que nous sommes une société de gens trop comme il faut pour nous amuser à jouer au franc-maçon, lequel, par exemple, a trente-trois degrés à passer.

Gaby.—Pour moi, une société qui a des secrets qu'un mari ne peut révéler à son épouse, c'est un peu mystérieux, et tout ce qui est un peu trop mystérieux, ça sent le franc-maçon...

Lucien.—Voyons, Gaby... Tu exagères encore... Nous avons des secrets, oui... mais des secrets qui sont des secrets... mais pas des secrets de...

Gaby, (sautant et battant des mains).—Polichinelle!... je t'ai soufflé le mot... tu l'as dit: des secrets de Polichinelle!... Je te donne six mois pour me les révéler!... trois mois...

Lucien, (vexé et s'échauffant sans s'en rendre compte).—Secrets de Polichinelle?... tu dis... Justement... ça deviendrait des secrets de Polichinelle si on allait les confier à nos femmes!... Voilà!

Gaby, (froïdement).—T'échauffe pas, mon petit, j'te connais comme si je t'avais tricotté... quand tu t'échauffes comme ça, c'est quand tu veux m'en faire accroire.

Lucien.—Très bien... Vois-tu, si la discrétion est la qualité dominante des charmantes petites femmes comme toi, ce n'est pas toujours celle de tant d'autres femmes mariées; alors, tu comprends, la simple prudence...

Gaby.—N'y a pas de prudence, simple ou double, qui y tienne... Pas tant de beurre sur si peu de pain!... Tu veux me laisser entendre que les femmes ont la langue longue... n'est-ce pas?...

Lucien.—Là!... Si on peut dire!... Je n'ai jamais eu l'idée d'un pareil sous-entendu... Je voulais seulement...

Gaby.—Ton explication s'embrouille... Et pour te montrer que j'en connais autant que toi sur les Chevaliers de Colomb, malgré vos grands airs mystérieux... j'en connais un de vos secrets!

Lucien.—Déjà! et qui t'a dit?...

Gaby.—La belle-soeur du cousin de la voisine d'en face... Son mari est un des membres de la première heure, dans votre société... un membre fondateur comme vous dites... Même, il paraît qu'il est un de ceux qui t'ont influencé pour te faire entrer...

Lucien.—Ne dis pas cela... Tu sais pourtant bien qu'on ne m'influence pas...

Gaby.—Je sais que tu es têtu, quand c'est moi qui te demande, mais quand c'est d'autres...

Lucien.—Comme tu voudras... Mais sors le donc ton secret...

Gaby.—Voilà! il paraît qu'il y a un banquet, à la fin du stage... dans le troisième degré... que sais-je, moi... un de ces petits banquets intimes entre hommes seuls!... ce qu'on doit s'en dire...

Lucien, (exultant).—Oh là là... Tout ça?... Mais des banquets, ma chère, au jour d'aujourd'hui... il s'en fait tout le temps et partout, à propos de tout et à propos de rien...

Gaby.—Je le sais...

Lucien.—T'as l'imagination orientale... tu t'emballés!... tu t'emballés... Au reste, un banquet, ça n'a jamais été un secret...

Gaby, (naïve).—Le mari de la voisine lui a confié cela comme un secret...

Lucien.—Il s'est légèrement moqué d'elle.

Gaby.—La voilà bien la sincérité des Chevaliers mariés!... Ils se moquent de leurs femmes quand

ils ont quelque chose à cacher. J'avais bien raison de vouloir t'empêcher d'entrer dans cette dangereuse société...

Lucien.—Veux-tu bien cesser tes calomnies?... Cela n'est vraiment pas bien de ta part.

Gaby.—Dans tous les cas, tu diras ce que tu voudras, c'est une société de mesquins...

Lucien.—De mesquins?... Mais, enfin, pourquoi?
Gaby.—Mais parce que les dames n'y sont pas admises! Qui donc a eu, tout à coup, de nos jours, cette idée nouvelle de séparer ce que Dieu avait uni?...

Lucien, (comme découragé).—Te v'là encore déraillée!... *(Légèrement décontenancé).*—La belle affaire!...

Gaby.—Qu'as-tu à répondre à celle-là?... Hein?..
Lucien.—Que les prêtres, par exemple, sont les cœurs les plus généreux du monde, et cependant, ils n'admettent pas de dames dans leur ordre!...

Gaby.—Tu n'as pourtant pas la prétention de dire que les Chevaliers de Colomb sont des prêtres?... Dis donc qu'ils sont aussi les saints apôtres!...

Lucien.—Tu l'as dit!... Des apôtres!... pas des premiers siècles de l'Eglise, mais les apôtres d'aujourd'hui.

Gaby.—Dis donc de bons apôtres, à la fin des banquets!...

Lucien.—Raïlle pas... c'est sacré... Si les soldats de la Grande Guerre ont été secourus avec plus de zèle sur les champs de bataille, on le doit à l'heureuse fondation de nos huttes; si l'hôpital Laval a pu relever ses finances, si la chaire Larue existe à l'Université de Québec, si le Collège Mathieu à Gravelbourg est parvenu à traverser victorieusement la crise qui l'étranglait, et si le projet d'un bain, muni d'un gymnase catholique, est en pleine voie d'exécution, en cette ville, c'est grâce aux Chevaliers de Colomb! Vois-tu, chérie, on retrouve aujourd'hui, aux quatre coins du monde, les heureux effets de notre activité et de notre bienfaisance, et tout cela, sous l'égide de la Fraternité!...

Gaby.—Oui, la fraternité!... parlons-en...

Lucien.—C'est cela, de la fraternité tant prêchée de nos jours. Les Chevaliers de Colomb savent la mettre en pratique, sans arrière-pensée comme sans calcul égoïste. C'est avec eux, je le sens, qu'on peut trouver la solution véritable des grands problèmes de la vie, qui ne consiste certainement pas dans la révolte du pauvre contre le riche, mais plutôt par l'abnégation et la charité de ceux qui possèdent en faveur des déshérités de ce monde...

Gaby, (ravie d'admiration).—Tu parles!... comme un père blanc!... C'est magnifique tout ce que tu dis là, Lucien, mais tous les Chevaliers de Colomb, que je connais, ne me semblent pas animés de ce souffle divin.

Lucien.—Qu'en sais-tu?... Et quand ce serait vrai, cela n'empêche pas la société d'être excellente. Parce que quelques douzaines de catholiques se damment,—et encore, peut-on le dire,—chaque année, serait-ce à dire que la religion catholique est mauvaise?... Il y a eu peut-être, et il y aura probablement encore, quelques Chevaliers de Colomb peu recommandables, mais cela ne diminuera en rien la haute valeur morale de l'Ordre... Des mou-
tons noirs parviennent à se glisser partout, mais

il arrive souvent qu'au contact des brebis blanches, ils reviennent dans le bon chemin.

Gaby.—C'est vraiment épâtant de t'entendre!... Tu raisones aussi bien qu'un sénateur. Mais tout cela ne change mon opinion en aucune manière. Une société qui forme un homme à avoir des secrets pour sa petite femme, finira par l'in-
duire à se ficher d'elle complètement.

Lucien.—Ne dis pas cela.
Gaby.—Je te le dis. Tiens, promets-moi de me révéler seulement ce qui va se passer ce soir, à l'occasion de ta promotion au troisième degré, et, en retour de cette grande confiance dans ma discrétion, je te promets de ne jamais plus t'importuner à propos de toute cette affaire de Chevalerie.

Lucien.—Cela m'est absolument impossible... Vois-tu, ma parole est engagée!... N'insiste donc pas davantage sur ce point... Je suis absolument cuirassé.

Gaby.—Cela n'est pas gentil... Je te permets de devenir Chevalier de Colomb, et tu me refuses le plus petit secret!... *(Les larmes aux yeux).*—Tu ne m'aimes plus!... Non, tu ne m'aimes plus!...

Lucien, (la consolant).—Allons!... Allons!... Charmant bébé!... On ne va pas se faire de la peine maintenant...

Gaby, (câlme).—Bien, mon chéri. Tu m'en révéleras quelques mots... Hein?... Dis?...

Lucien, (embarrassé).—N'abuse donc pas de ma faiblesse; tu sais bien qu'aussitôt que tu t'approches de moi, je ne sais plus résister...

Gaby, (air moqueur).—Bah! tu m'as assuré tout à l'heure que tu étais cuirassé.

Lucien.—Oui, je suis cuirassé, mais ma cuirasse n'est pas de bois!...

Gaby.—Comme cela, tu ne veux rien promettre?...

Lucien.—C'est impossible... Comprends-tu, impossible... absolument impossible.

Gaby.—C'est bon, je suis fâchée...

Lucien.—Ne fais donc pas la maussade, Gaby... Tu verras, je saurai te dédommager pour le regret que tu subis en ce moment. Dès demain, je t'apporterai un beau cadeau...

Gaby.—Démon!... Vas-tu me tenter?...

Lucien.—Tant mieux alors... En ce cas, nous faisons la paix?... *(On entend un vigoureux coup de sonnette au dehors.)*

Gaby, (joyeuse).—De la visite!...

Lucien, (embarrassé).—Bon!... Je gage que c'est l'ami Poulin, et je ne suis pas encore habillé... Tu sais, ce soir, je dois revêtir ma tenue de gala!...

Gaby.—File vite dans ta chambre... Je vais recevoir...

Lucien, (allant et revenant).—Oui!... mais ma cravate blanche, tu sais, je ne puis l'agrafer seul... Je compte sur toi...

Gaby.—Ah! Oui, tu comptes toujours sur moi lorsque cela fait ton affaire...

Lucien.—Tu recommences?...

Gaby, (minaudant).—Aussi longtemps que je n'aurai pas reçu mon cadeau...

Lucien, (se penchant pour l'embrasser).—Tiens, prends celui-là en attendant.

SCENE III

Les mêmes, puis Clothilde

Clothilde, (entrant au fond, juste en temps pour interrompre le mouvement affectueux de Lucien).
—Ah! pardon!... (Elle rit.)

Gaby.—Qu'est-ce que c'est Clothilde?...

Clothilde.—C'est Monsieur Charles Poulin, qui vient chercher Lucien pour l'affaire des Chevaliers de Colomb.

Lucien.—Et moi qui ne suis pas encore prêt?...

Gaby, (A Clothilde).—Dis à la bonne de faire entrer Monsieur Poulin ici, et tiens-lui compagnie en attendant que Lucien soit prêt.

Clothilde.—C'est bon, compte sur moi, ma chère. (Elle sort.)

SCENE IV

Gaby et Lucien

Gaby.—Et maintenant, toi, il faut te débouler plus que cela... File!

Lucien, (sortant à gauche).—Oui, mais je tiens à ce que tu m'aides...

Gaby, (idem).—C'est compris... (Plus haut).—Hâte-toi... Tu sais que tu n'es pas la vitesse incarnée... (Levant les bras au Ciel).—Ah! les hommes... les hommes!...

SCENE V

Clothilde et Poulin

Clothilde, (entrant par le fond suivie de Poulin).
—Venez, Monsieur Poulin... prenez un siège... Faites comme d'habitude... Ne craignez rien... Vous n'aurez pas à attendre longtemps...

Poulin, (déposant son chapeau au fond et prenant un siège).—Merci, Mademoiselle Clothilde, merci; vous êtes bien toujours gentille!...

Clothilde.—Monsieur Poulin, vous êtes vraiment trop flatteur... Vous me comblez.

Poulin.—Je ne pourrais jamais vous combler assez, petite coquine, car vous vous moquez toujours un peu de moi... Voyez-vous, un vieux garçon de mon acabit, ça s'éprend, un beau jour, d'une jeunesse comme vous, et ça n'en démord pas facilement.

Clothilde.—Eh bien, restez mordu, Monsieur Poulin... cela me flatte.

Poulin, (joyeuse anxiété).—Vrai! Vrai! mademoiselle Clothilde, cela vous flatte?...

Clothilde.—Je vous crois, Monsieur Poulin, vous me dites cela, à moi, une si jeune fille!...

Poulin.—En effet, vous êtes bien jeune à côté de moi, mais ce que j'ai vraiment plaisir à constater par-dessus tout, c'est que vous êtes jolie comme un petit ange.

Clothilde, (confuse).—Oh! Monsieur Poulin, vous êtes par trop galant...

Poulin.—Du tout! du tout!... et je m'y connais... Tiens, tandis que j'en ai l'occasion, il faut que je vous le dise... Eh! bien, là... je vous aime!...

Clothilde.—Bon! voilà que vous allez recommencer votre manège habituel.

Poulin.—Je ne recommence rien, c'est la première fois que je vous le dis.

Clothilde.—La première fois?... Il paraît, mon cher monsieur Poulin, que vous avez la mémoire bien courte... Chaque fois que vous venez ici, et Dieu sait si vous y êtes venu depuis deux mois... vous ne me parlez que de votre amour... Voyons un peu... Vous avez quarante ans; moi, je n'en ai que dix-huit... Est-ce bien raisonnable?...

Poulin.—Il ne s'agit pas du tout de raisonner... Je ne vois qu'une chose, c'est que je vous adore!...

Clothilde, (air moqueur).—A votre âge?...

Poulin.—L'amour n'a pas d'âge!...

Clothilde.—Peut-être... mais alors il a des rides de bonne heure.

Poulin.—Voyons, ma chère demoiselle Clothilde, ne repoussez pas ma tendresse.

Clothilde.—Je ne la repousse pas... Mais que voulez-vous donc que j'en fasse de votre tendresse?... Vous savez, entre nous, votre tendresse, je trouve, moi, qu'elle commence à se chiffonner.

Poulin, (suppliant).—Voyons, ma chère enfant, ne riez pas... Je vous le répète... je vous idolâtre!...

Clothilde.—Vous n'avez pas d'idée comme votre visage devient drôle quand vous entamez ce chapitre là!...

Poulin.—C'est mal, Clothilde, de vous moquer de moi... Ecoutez!... j'ai des torrents d'affection qui dorment en moi depuis longtemps.

Clothilde.—Mais s'ils dorment, tant mieux! Surtout, n'allez jamais les réveiller! Ils pourraient causer des catastrophes!...

Poulin.—Dans tous les cas, pensez-y sérieusement... La chance de se créer un bel avenir ne passe pas deux fois dans la vie...

Clothilde.—J'y penserai, Monsieur Poulin... J'y penserai... Et même plus sérieusement que vous ne le croyez.

Poulin.—Et pensez-y de la bonne manière... Vous êtes traitée ici, en enfant gâtée. C'est très bien!... Mais en devenant ma femme, vous seriez considérée comme le membre le plus important de ma famille. Et, voilà qui serait mieux!...

Clothilde, (éclatant de rire).—Ah! Ah! Ah!... Ce qu'elle est bonne celle-là...

Poulin, (s'apercevant de sa bourde).—Pardon, mademoiselle... vous voyez si je vous aime... Je dis des bêtises...

SCENE VI

Les mêmes, plus Gaby

Gaby, (entrant de gauche, la main tendue).—Mon cher Monsieur Poulin... vous allez bien?...

Poulin, (se levant et lui pressant la main).—Comme un charme, Madame Dupuis!... Mes hommages!...

Clothilde.—Pardon, vous n'avez plus besoin de moi ici?... Je me retire.

Gaby.—Très bien, Clothilde, va... Je comprends ce qui te force à nous quitter.

Poulin.—Et surtout, mademoiselle, réfléchissez à ce dont je vous ai parlé.

Clothilde, (sortant par le fond).—Je réfléchirai, Monsieur Poulin.

SCENE VII

Gaby et Poulin

Gaby.—Lucien achève de s'habiller, et il sera bientôt ici, j'espère...

Poulin, (soufflant un sourire).—Il revêt sa tenue de soirée... c'est ce soir qu'il doit prendre son troisième bain.

Gaby.—Ainsi, est-ce que cela est bien nécessaire d'être en habit?...

Poulin.—Pas précisément... Mais c'est plus chic! (Il rit.)

Gaby.—Pourquoi riez-vous?...

Poulin.—C'est que je pense au jour bienheureux où j'ai pris mes degrés il y a déjà plusieurs années!... Je n'étais pas en habit, ce soir-là... Mais je l'ai bien regretté!...

Gaby.—De sorte que Lucien fait bien de se mettre en grande tenue...

Poulin.—Je vous crois qu'il fait bien. Ensuite, un jeune marié comme lui, cela le posera.

Gaby.—Vous croyez, comme cela, qu'un jeune marié a besoin d'un habit pour se poser?...

Poulin, (embarrassé).—Pas précisément, mais si cela ne le pose pas, mettons que ça le... reposera...

Gaby.—Fameuse, votre explication... Avec tout cela, savez-vous que vous venez m'enlever mon mari, et que je me trouve dans l'obligation de passer la soirée toute seule; moi, une jeune mariée!...

Poulin.—Pour une fois, cela vous distraira...

Gaby.—Je goûte médiocrement, ce genre de distraction...

Poulin.—Mais, j'y pense, si vous n'avez aucun engagement spécial, allez donc passer la soirée avec ma bonne maman. Elle sera flattée de vous recevoir...

Gaby.—Vous n'y pensez pas!... Aller déranger cette chère Madame Poulin, qui a l'habitude de se coucher à bonne heure... Non, je préfère rester ici toute seule, comme un malheureux toutou que son maître abandonne...

Poulin.—Si c'est votre idée, je n'insiste pas... Faites le toutou délaissé, comme vous dites, cela est affaire entre vous et mon ami Lucien... Mais, dites donc, doit-il le dodicher un peu, son petit toutou lorsqu'il revient de quelques sorties obligatoires?...

Gaby, (rougissante).—Hum! vous êtes gênant, Monsieur Poulin, savez-vous?...

Poulin.—Que voulez-vous?... cela me ravigote, moi, quand je me trouve en présence d'une jeune mariée!

Gaby, (moqueuse).—Même un soir d'initiation! aux Chevaliers de Colomb?...

Poulin.—Même un soir d'initiation!...

Gaby.—C'est épatant!... Et cela prouverait que vous avez beaucoup aimé les dames dans le passé... et que vous les estimez encore à leur complète valeur...

Poulin.—Mais oui?... Mais oui... En plein ça!... Y a-t-il au monde quelque chose de plus intéressant que les dames?...

Gaby, (narquoise).—Oui... Il y a les Chevaliers de Colomb!...

Poulin.—Voilà maintenant que vous rigolez à mes dépens!...

Gaby.—Vous trouvez?... A propos, savez-vous que je crains maintenant de laisser partir Lucien avec vous... Vous seriez capable de me le rendre infidèle!...

Poulin.—Il n'y a aucun danger... Lucien vous aime trop pour cela...

Gaby.—Je l'espère bien, mais gare à vous si vous ne me le rendez pas aussi parfait que je vous le confie...

Poulin.—Soyez tranquille, madame. Je vous le rendrai encore plus parfait... si possible!... Là, êtes-vous contente?...

Gaby.—Je vous prends au mot... Vous savez, c'est une nature admirable que j'ai là pour mari... C'est un artiste... un véritable virtuose de l'amour.

Poulin.—Ah! bah!... je le savais bien gentil... Mais pas tant que cela...

Gaby.—Vous voyez...

Poulin.—Alors, sans aucun doute, vous êtes la plus heureuse des femmes...

Gaby.—Franchement oui... Mais pas tout-à-fait aussi heureuse que signifie le mot "heureuse" dans le dictionnaire...

Poulin.—Ah! Je ne puis m'expliquer ceci...

Gaby.—Mais aussi, cela est de ma faute... je me tourmente pour des riens...

Poulin, (paternel).—Il ne faut pas faire cela... Il ne faut jamais qu'une femme se tourmente...

Gaby.—Pourquoi?...

Poulin, (rigolant).—Parce qu'il est toujours préférable qu'elle se laisse tourmenter...

Gaby.—Vous n'êtes pas un pince-sans-rire ordinaire!... Monsieur Poulin!...

Poulin.—Possible... Il m'arrive souvent d'être ce que je ne désire paraître...

Gaby.—Comme ça, vous ne croyez pas à mes tourments?...

Poulin.—Mais de grâce, à quel propos?...

Gaby.—A propos?... disons, à propos de la formule mathématique du mariage!...

Poulin.—Hein?... Que peut bien signifier cette expression?...

Gaby.—Au fait, c'est assez difficile à expliquer... La nature humaine est l'inconstance même!... Monsieur Poulin, vous êtes, pour nous, un véritable ami... un ami comme il s'en rencontre si peu... Dites-moi, suis-je jolie?...

Poulin.—Exquise! il n'y a pas d'autre mot...

Gaby.—Mais, je ne suis pas seule ainsi sur la terre...

Poulin.—Franchement... non... Mais cela ne vous enlève rien...

Gaby.—Evidemment!... Mais cela n'empêche que je suis inquiète chaque fois que Lucien a à sortir sans moi. Voyez-vous, la formule mathématique du mariage... c'est quelque chose comme une règle de trois; il est très difficile de n'être que deux réunis en un seul, et, dans cette affaire... c'est bien le cas de le dire... le troisième gêne tout...

Poulin.—Est-ce que, par hasard, Madame Dupuis serait un peu jalouse?...

Gaby.—Le fait est que je n'en suis pas absolument certaine... Voyez-vous, Lucien passe toutes ses journées au dehors... Il aura à se rendre souvent aux Chevaliers de Colomb, le soir, pour rencontrer les frères... Tout cela peut lui servir de prétexte à des aventures plus ou moins galantes. Enfin, une femme dans les conditions où je me trouve, peut-elle être toujours certaine de conserver son bonheur?... Le mari fidèle est devenu un oiseau rare—il doit être tenu sans cesse à l'abri de toute tentation...

Poulin.—Ne calomniez pas Lucien; je réponds de lui comme de moi-même.

Gaby.—Comme de vous-même?... Avec cette petite différence, cependant, qu'entre vous, célibataire, et mon mari, la comparaison ne saurait s'établir d'une manière rigoureuse...

Poulin.—Alors, mettons, plus que moi-même.
Gaby.—A la bonne heure!... Voilà qui est plus réconfortant...

Poulin.—Dans tous les cas, soyez tranquille, Madame, au sujet de la fidélité de Lucien... Le jour où il a allumé le flambeau de l'hymen, il a éteint tous les autres lampions!...

Gaby.—Vous dites cela avec un aplomb!... On dirait que vous êtes le directeur de conscience qui a entendu sa dernière confession de garçon... Alors, tant mieux... Je vous remercie de vos bonnes paroles. A propos, puisque nous en sommes à parler un peu confidentiellement, dites-moi donc si ce troisième degré que va passer Lucien ce soir, comporte quelque danger pour lui?...

Poulin.—Pas le moins du monde... soyez-en certaine. D'ailleurs, il n'y a rien de trivial ni de dangereux dans nos cérémonies d'initiation; il n'y a rien du tout à craindre.

Gaby.—Vraiment, à sa place, j'aurais peur.

Poulin.—Et de quoi donc?...

Gaby.—De la grosse "bibitte", c'est-à-dire du bouc... ce secret-là, si c'est bien un secret, n'a pas été bien gardé, puisque tout le monde sait que dans vos graves cérémonies, vous rigolez un peu... avec un bouc... un sale bouc!...

Poulin.—Le Bouc?... Ah! là! là!... Soyez tranquille sur son compte... il n'a pas de cornes!...

Gaby.—Moquez-vous-en donc de votre symbole!... Il ne manquerait plus que ça!... Entre nous, ce n'est pas un succès... puisque vous sentiez tant le besoin d'avoir une mascotte à quatre pattes, que n'avez-vous choisi au moins un animal sympathique, et propre, un gentil toutou tout blanc, ou un minet tout gris?... au lieu de ce bétail... qui ne sent pas bon!... Au couvent, on nous faisait apprendre une fable où le fin renard disait à son compère bouc: "...Si tu avais autant de génie dans la tête que de barbe au menton!"...

Poulin. (à part).—Y a pas à dire, celle-là, elle est sucrée!... (Plus haut).—Comme vous y allez!... Cette légende du bouc n'est pas précisément un secret, ce serait, comme vous l'avez dit vous-même tantôt, plutôt un symbole!... perpétué par Dame Rumeur, qui est généralement toujours tendancieuse...

Gaby.—Je m'en doutais bien... Dans ce cas, vous n'auriez pas le mérite de l'avoir inventé: on dit que les Juifs de l'ancien temps amenaient un bouc dans l'assemblée du peuple, certain jour de l'année; là, ils le chargeaient de tous leurs péchés, mignons et gros, comme on charge un accumulateur d'auto, puis ils lui administraient un royal coup de pied et l'envoyaient vers les étoiles!... Pas si bêtes les fils d'Israël, ils avaient trouvé là la manière la moins gênante de passer leurs degrés.

Poulin.—Qui a pu, au couvent, vous donner des "tuyaux" si variés?...

Gaby. (imperturbable).—Mais la Mère Supérieure qui était professeur d'Écriture Sainte!... Enfin, concluons que vos belles cérémonies sentent le franc-maçon, le Juif... et le Bouc!!!

Poulin.—Vous exagérez, madame... un tant soit peu!...

Gaby.—Mais ce que j'ai dit est dit; si mon mari veut y aller, c'est son affaire... Mais ramenez-moi le tel que je vous le confie...

Poulin.—Lucien a passé, cet après-midi, son premier et son deuxième degré... Ne vous est-il pas revenu intact?...

Gaby.—Absolument intact...

Poulin.—Il vous reviendra aussi complet ce soir, prépez-en ma parole!...

SCÈNE VIII

Les mêmes, plus Lucien

Lucien. (entrant, de gauche, en habit de gala, portant une insigne de candidat à la boutonnière, et ayant pardessus, canne et chapeau sur le bras. Il parle tout en venant serrer la main de Poulin).—Mon vieux Charles-Christophe, c'est gentil à toi d'être venu me chercher, comme tu me l'avais promis... Tu sais, un candidat, c'est toujours un peu gêné pour arriver aux salles du Conseil, surtout un soir d'initiation au troisième degré, alors que tous les membres se préparent pour le banquet...

Poulin. (se levant).—Oui, je comprends cela... Voilà pourquoi je suis venu. (Changeant de ton).—Sais-tu que tu es superbe dans cette tenue!... Tu vas faire florès, ce soir...

Lucien.—Tu crois?... Dans ce cas, tant mieux!...

Gaby. (se levant, joyeusement).—Tiens, Lucien, il faut que je te le dise, je suis fière de toi!...

Lucien.—Et moi donc!...

Gaby.—Je suis vraiment contente à présent... Tu vas te faire admirer, et ton succès va rejallir sur moi...

Poulin.—Quant à cela, c'est exact... Quand un homme est chic... on a toujours l'idée de dire: il doit avoir une chic femme!...

Gaby.—Hum? Je ne vous savais pas si flatteur! monsieur Poulin!

Lucien.—Non, non... il dit vrai... Et tu le sais bien!...

Poulin. (allant prendre son chapeau au fond).—Holà! Maintenant, mon gaillard, il faut filer!...

Lucien.—Je suis prêt... (A Gaby).—Au revoir, ma chérie! (Il se penche pour l'embrasser).

Gaby. (se reculant prudemment).—Attention, mon ami, nous ne sommes pas seuls...

Poulin. (rigolant).—Oui, tâche un peu de te modérer... Tu feras tes "mamours" après la veillée. Moi, tu sais, être témoin de ces choses-là, ça m'est malsain!...

Lucien.—File donc, alors, vieux jaloux...

Poulin. (Idem).—Pas de danger que je file; d'abord... je t'attends!... Allons, passe devant... Ouste!...

Lucien. (prenant la main de Gaby).—Bien! Au revoir, ma petite... Fais la belle fille... Ne t'ennuie pas trop!...

Gaby.—Sois sans crainte... Sois tranquille... Bonne soirée...

Poulin. (saluant).—Madame... Mes hommages!... Au revoir!... (Il pousse Lucien devant lui).—Il n'y a plus une minute à perdre... marche, tourtereau!...

Lucien. (sortant par le fond).—Non, mais est-il agaçant!... Au revoir, fillette!...

Gaby. (narquoise, les saluant).—Bonsoir, Messieurs!... Bonsoir!... Amusez-vous bien... Au revoir... (Lucien et Poulin sortent; Lucien revient aussitôt et envoie, de la main, un baiser à Gaby qui lui répond affectueusement—Poulin réapparaît, lève les mains au Ciel d'un geste comique.)

Poulin. (saisissant le bras de Lucien et sortant définitivement avec lui, par le fond).—Ah! les jeu-

nes mariés... Quelle invention, bon Dieu! quelle invention!...

SCENE IX

Gaby seule

Gaby.—Sont-ils assez exaltés avec ces histoires d'initiation!... aux Chevaliers de Colomb!... Nous en avons, nous aussi, les femmes, des sociétés, mais jamais nous ne nous énevrons comme cela... Enfin, ces pauvres hommes, il ne faut vraiment pas grand chose pour les transporter au septième ciel... Ça se voit, et ça se comprend. Bon! me voilà toujours bien avec une longue soirée d'attente devant moi. Mais c'est ma faute aussi; je n'ai voulu aller nulle part... Je voulais que Lucien s'aperçoive que j'ai l'air misérable lorsqu'il sort seul. De cette manière, cela ne lui arrivera que le moins souvent possible. Maintenant que l'autocratie n'est plus de mise, il faut bien prendre des moyens détournés pour se faire obéir... Que vais-je faire?... C'est bien simple, je vais lire! C'est cela: rien comme la lecture pour tuer le temps... (Elle va à la bibliothèque, l'ouvre et cherche).—Oui, mais que choisir?... Lucien n'est pas là pour me guider comme à l'ordinaire... (Elle retire une petite boîte de cigarettes—Un peu surprise).—Qu'est-ce que c'est que cela?... des cigarettes?... cachées en arrière de ces volumes?... (Elle fait un court examen).—Tiens! tiens! ce sont des cigarettes chinoises... On dit qu'il y a de l'opium là-dedans!... Ce serait rigolo d'en essayer une... rien que la moitié d'une... seulement... à tout risque, j'en pige une... Sur la quantité, cela n'y paraîtra pas, et mon cachottier ne pourra m'en blâmer puisqu'il n'en saura rien... Et d'ailleurs, de sa vie, il ne m'a vu fumer... (Elle tire une cigarette et remet la boîte à sa place).—Bon, à présent, recachons cette boîte. (Après un instant, lisant les titres des livres, sur les rayons).—Ah! voilà mon affaire! "Christophe Colomb", par La-martine. C'est épatant, cela... (Elle retire le volume et ferme la bibliothèque).—J'ignorais l'existence de ce volume. Je me demande un peu ce qu'a bien pu écrire l'illustre poète sur le grand navigateur. (Vive sonnerie au téléphone).—Bon! je gage que c'est une invitation... C'est inutile, je ne sors pas... (Nouvelle sonnerie).—Il paraît, on est pressé... (Elle dépose le volume et la cigarette sur le guéridon, à gauche, et répond au téléphone).—Bien?... Allo!... Oui, elle-même. Mademoiselle Clothilde?... Un instant!... (Elle quitte l'appareil et appelle au fond).—Clothilde!... Clothilde!... (Elle va s'asseoir sur le gros fauteuil de droite, prend le volume sur le guéridon et commence à le feuilletter).

SCENE X

Gaby et Clothilde

Clothilde, (entrant dès que Gaby est assise).—Qu'y a-t-il, Gaby?...

Gaby.—Téléphone pour toi.

Clothilde.—Pour moi?... Merci, ma chère... (Elle prend le récepteur et répond).—Oui... Bien!... Toi?... Je le voudrais bien, mais Gaby est seule, j'ai donné congé à la bonne. Je vais le lui demander...

Gaby.—Qu'est-ce que c'est, Clothilde?...

Clothilde, (sans relâcher le récepteur).—C'est Léonne qui me demande si je voudrais aller avec elle aux petites vues de la Salle Loyola...

Gaby.—Vas-y... J'y consens...

Clothilde.—Mais tu n'auras pas peur toute seule à la maison?...

Gaby.—Bah!... tu donneras deux tours de clef.

Clothilde.—Tu es bien toujours bonne!... (Au téléphone).—Ça y est, ma chère... Gaby dit oui... Je te rencontrerai à la Porte Saint-Jean... Oui... A tantôt!... (Elle accroche le récepteur). (A Gaby).—Je te remercie beaucoup, ma chère...

Gaby.—Va ma Clothilde... mais ne rentre pas trop tard.

Clothilde, (riant).—Sois tranquille, je n'ai pas d'initiation à subir!... Pas de degré à passer!... Moi!...

Gaby, (Idem).—Que le ciel t'en préserve...

Clothilde.—Pour ne déranger personne, je vais apporter ma clef...

Gaby.—C'est cela... Et comme mon mari a aussi la sienne, tourne les serrures de sûreté. La servante en connaît la combinaison.

Clothilde, (saluant).—C'est entendu!... Au revoir, bonne petite sœur! (Elle l'embrasse.)

Gaby, (Idem).—Bonsoir, ma fille, bonsoir... (Clothilde sort par le fond).

SCENE II

Gaby, seule

Bon! encore une de partie... Il était écrit que je passerais la soirée seule... C'est gai!... (palpant le volume).—Allons, toi, tu me restes... et aussi, la cigarette chinoise... Voyons, je suis seule... pas de fausse honte... A l'exemple de la mère Eve, je vais satisfaire ma curiosité... (Elle prend la cigarette, l'allume, et en tire quelques bouffées).—C'est vraiment pas désagréable du tout, fumer, et surtout fumer une cigarette à l'opium. Si Lucien me voyait... Ce qu'il en ferait une tête!... Que de fois je l'ai entendu dire: (avec lyrisme).—"Ma femme n'a jamais fumé"!... Comme s'il n'avait jamais eu d'autre compliment à me faire!... (Elle fume encore).—Supposons, pour un instant, que je suis un collégien en quête de distractions... C'est un peu ça, quant à la distraction... Mais un collégien aussi aime à lire... Lisons... (Elle s'étend mollement sur le fauteuil, place ses pieds sur le tabouret, ouvre le volume et commence sa lecture—d'une voix un peu troublée).—Christophe Colomb... par La-mar-tine... (Ferme le volume).—La fumée de cette cigarette me brouille la vue... (Elle l'éteint dans la petite tabagie et l'y abandonne).—En vérité, cela n'est... pas... si bon... que cela... fumer!... (Elle s'étend de nouveau paresseusement dans le fauteuil, rouvre le volume et recommence à lire, d'une voix plus mal assurée).—Chapitre premier... Le grand Navigateur... (Elle se frotte les yeux).—Mais qu'est-ce que j'ai donc?... Je vois trou-bie... (Elle échappe le volume qui tombe avec fracas).—Je ne puis plus... (Sa tête et ses mains glissent légèrement).—C'est étrange... cette torpeur... qui m'envahit... (Elle ferme les yeux complètement).—Je crois que je m'endors... C'est la faute à La-mar-tine... non à Christophe... non, à la ci-ga-rette!... (Elle dort). (A ce moment des lumières baissent peu à peu et on entend, tout autour de la scène, le son étouffé des premiers ac-

cordés d'une musique étrange, bientôt suivi par des voix mâles qui laissent reconnaître le thème de l'hymne des Chevaliers de Colomb, sans en distinguer les paroles.—Les voix ne tardent pas à devenir plus puissantes et l'air du premier couplet y passe.—Alors brusquement, d'une manière absolument inattendue, les lumières s'éteignent.—On entend un roulement de tonnerre, puis, sous les brillants rayons d'un projecteur, apparaît au centre de la pièce, Christophe Colomb, dans sa pose favorite.—Les voix mâles reprennent l'hymne en sourdine.—Scène d'un moment.—Les voix se perdent.—Les rayons du projecteur disparaissent peu à peu.—La lumière ordinaire reparait alors graduellement.)

SCENE XII

Gaby et Christophe Colomb

Colomb, (s'approchant du fauteuil, d'un geste protecteur).—Dors en paix, jeune femme.... Ne crains rien pour le bonheur de ton foyer... Christophe Colomb... veille sur toi!...

RIDEAU

(Fin du deuxième acte)

ACTE TROISIEME

(Même décor qu'à l'acte précédent)

SCENE I

Gaby, seule

(Au lever du rideau Gaby dort dans la même position qu'à la fin du deuxième acte. Elle tressaille et soupire longuement, à deux ou trois reprises.—Minuit sonne à l'horloge.)

SCENE II

Gaby et Clothilde

Clothilde, (Elle entre par le fond, en costume de rue, s'arrête, interdite, devant la dormeuse, hésite à la réveiller, mais ne s'y résoud point).—Allons bon, c'est vraiment une chance pour moi que Gaby se soit endormie; elle ne pourra savoir l'heure exacte de ma rentrée... J'allais commettre une gaffe en l'éveillant... je vais plutôt regagner ma chambre et attendre qu'elle m'appelle. (Elle se dirige sur la pointe du pied vers la porte de droite).—et cela m'évitera bien des explications... (Au moment de sortir).—Non, mais... dort-elle bien un peu. (Regardant Gaby plus attentivement).—On dirait que ses pieds... Ses mains... remuent... imperceptiblement... (S'avançant de très près).—Sa poitrine se soulève... on dirait qu'elle fait des efforts pour ouvrir les yeux... C'est extraordinaire... (Après un long soupir).—Ah! les rêves d'une jeune mariée?... Il doit y avoir tout un monde... et quel supplice d'ignorer... Sauvons-nous: elle ne tardera pas à s'éveiller... (Juste au moment de sortir, par la porte de droite).—Décidément, les jeu-

nes femmes d'aujourd'hui, ça dort tant que ça veut!... (Elle sort).

SCENE III

Gaby, seule

(Gaby fait deux ou trois gestes comme pour se réveiller mais se rendort plus profondément.)

SCENE IV

Gaby, puis Lucien et Poulin

Lucien, (entrant du fond, la toilette de gala chiffonnée, la mine abattue, l'air harassé, suivi de Poulin).—Là! mon cher Poulin, avance... après une telle soirée, j'ai besoin que tu m'aides... à boire quelque chose... (Ici, jeux de scène par l'artiste, qui enlève son pardessus.)

Poulin, (indécis).—Je suis un peu confus... il est tard, et... (Un temps; Il regarde Lucien et rit à la dérobée.)

Lucien, (après s'être refait la toilette).—Ecoute, je ne t'ai pas fait entrer pour rien. (Apercevant Gaby).—Oh! mais, regarde donc cette chère petite... Elle s'est endormie en m'attendant!... Comme elle est gentille ainsi!...

Poulin.—C'est charmant, ce tableau, en effet...

Lucien, (s'approchant en battant des mains).—Gaby... ma petite Gaby... Je suis arrivé... Allons! vite, éveille-toi...

Gaby, (s'éveillant lentement—Elle parle d'abord dans un demi-sommeil).—Quel rêve, bon Dieu, quel rêve!... Le célèbre patron... il était magnifique... grandiose...

Lucien, (va à Poulin et le tirant par la manche).—Elle rêve... elle ne nous a pas vus... rangeons-nous un peu dans l'ombre... dans le rêve comme dans le vin, il y a de grosses vérités...

Gaby, (continuant).—...et il parlait très bien... (Riant un peu)... Est-ce assez drôle les rêves... si tôt qu'il fermait la bouche, j'entendais certains miaulements... (Gros soupir) Ouf!... (Léger frisson, puis elle s'éveille complètement—Se frotte les yeux—apercevant son mari).—Ah! c'est toi, Lucien? Je crois que je contais mon rêve... c'est des fois compromettant!... que je suis contente de ton retour! (Se lève et va pour l'embrasser; apercevant Poulin:).—Ah! Monsieur Poulin est là... Je vous demande pardon!... Bonsoir, Monsieur Poulin...

Poulin.—Madame, c'est moi qui ai à vous demander pardon pour ma nouvelle présence chez vous, à une heure aussi tardive.

Lucien.—Ma chère Gaby, je suis heureux de me trouver auprès de toi... J'ai invité l'ami Charles Christophe, à entrer, pour mieux te prouver que je reviens sain et sauf...

Gaby.—C'est gentil, ça!...

Poulin.—Comme cela, Madame, la soirée s'est très bien passée... pour vous... Vous ne vous êtes pas trop ennuyée... puisque vous dormiez... qui dort s'amuse...

Gaby, (vivement).—Vous l'avez dit!... vous êtes sorcier... en effet, j'ai fait le plus drôle de rêve... en même temps que le plus extraordinaire...

Lucien, (échangeant un clin d'oeil avec Poulin).—Pas possible!...

Gaby.—Tout comme je vous le dis... Je vous raconterai cela tantôt...

Poulin, (interrompant).—N'y manquez pas...

Gaby.—Et toi? Lucien, ton initiation?... cela a bien marché, j'espère?...

Lucien.—Bien, pour être franc: moi aussi, je crois que j'ai rêvé...

Gaby.—Ah!... Et dans ton rêve, as-tu vu un grand homme... je veux dire une grande femme... as-tu entendu des miaulements?...

Lucien, (à part).—Que peut-elle bien vouloir dire?...

Gaby.—Et le Bouc?... pas trop d'odeur?...

Poulin, (bas à Lucien).—Attention... la fine mouche... les vers du nez...

Lucien, (gêné).—J'ai promis le secret... Il... ne faudrait pas m'en vouloir...

Gaby.—L'secret!... L'secret!... (A fond de train).—Ah, bien! moi, j'en ai pas d'secrets... et j'vas vous l'raconter, mon rêve... d'autant plus qu'il vous intéresse particulièrement...

Poulin, (à lui même).—Tiens bon... vieux garçon... gare, la tuile...

Lucien.—Tu sais Gaby, je brûle vraiment de l'apprendre, ce rêve!

Gaby.—Curieux... Je crois que si tu avais vécu dans le Paradis terrestre, c'est toi qui l'aurais entamé... la pomme!...

Lucien, (rigolant).—C'est possible, et si la chose s'est passée autrement, c'est parce que notre grand-père Adam était un fameux lambin!...

Gaby.—Tu penses?...

Lucien.—En plein ça... n'est-ce pas Charles Christophe?...

Poulin.—Sans doute... Mais cela n'a aucun rapport avec le rêve de ta femme... Ecoute...

Gaby.—Tiens, vous aussi, Monsieur Poulin vous êtes intrigué?... Vous faites, tous deux, une belle paire... d'écornifleux... Voilà la chose: Figurez-vous que j'ai rêvé à votre noble et grand patron... l'intrépide navigateur qui découvrit l'Amérique, Christophe Colomb!...

Lucien et Poulin, (surpris).—Pas possible?... Drôle de coïncidence... (Ensemble et l'un à l'autre) —As-tu jamais vu?...

Gaby.—Absolument cela... je l'ai vu... absolument vu de mes yeux... Il était là, près de moi, me parlant très affectueusement... comme un père...

Lucien, (ébahi).—Etrange!... Etrange!...

Poulin, (de même).—Extraordinairement étrange!... Et que vous disait mon grand patron... car il l'est...

Gaby.—Toutes sortes de belles paroles... et favorables surtout à votre société... Tenez, ... je me rappelle la finale: (Déclamant d'une manière très accentuée, comme au couvent).—"Dors en paix, jeune femme, ne crains rien pour le bonheur de ton foyer, Christophe Colomb veille sur toi!..."

Poulin, (admiratif).—Très bien!... Superbe!...

Lucien.—Y a pas à dire, c'est épataant cela!...

Gaby, (riant).—Ce qui est le plus curieux, renversant, c'est que je croyais à tout moment, que le grand Christophe allait me faire le truc de l'oeuf.

Lucien, (surpris).—Quel oeuf?...

Gaby.—L'oeuf de Colomb!... son oeuf l'a rendu aussi fameux que sa découverte de l'Amérique... Il a trouvé le centre de gravité d'un oeuf; tu ne t'en souviens pas!...

Lucien.—Ah! oui, je me souviens; tout le monde sait cela!...

Gaby.—Dans tous les cas, ce rêve me fait aimer, maintenant, et votre grand Christophe Colomb et votre société!...

Lucien, (toujours ébahi).—Tu le diras plus?...

Poulin, (de même).—Intéressant tout cela à la fin!...

Gaby, (grave).—Mais une chose m'intrigue... Mon rêve, comme tous les rêves qui se respectent, s'est fort embrouillé vers la fin... (A Poulin).—Que peut-il vouloir dire?...

Poulin.—Est-ce que je sais?... Je crois vraiment que l'art d'expliquer les songes est perdu depuis l'époque de Joseph, en Egypte... Je soupçonne même, qu'il y avait quelques trucs dans son cas... par exemple, que la femme de Putiphar lui passait des "tuyaux"!...

Gaby.—Hum! mon cher Monsieur Poulin, vous êtes ferré en Ecriture sainte comme la mère Supérieure au Couvent!... En somme, si la fin de mon rêve est embrouillée, le début est significatif et lumineux... Et tout ce que, dans votre société, je voyais en noir autrefois, je le vois en rose maintenant...

Lucien.—A la bonne heure!... c'est plus gai!...

Gaby.—N'est-ce pas?... Mais, à propos?... Pourquoi les membres de votre ordre s'appellent-ils Chevaliers de Colomb... plutôt que tout autre chose?...

Poulin.—Parce que nous sommes les disciples du grand Génois qui allait à la conquête d'un monde nouveau... pour y planter la Croix du Christ et augmenter le nombre des fidèles du vrai Dieu. Nous, dans une autre sphère d'activité, nous allons à la conquête des âmes, que nous nous efforçons toujours de ramener dans le vrai chemin, pour le bien, non seulement de notre religion, mais de l'humanité tout entière.

Lucien.—C'est cela... absolument cela!...

Gaby.—Et le nom même du célèbre explorateur, est-il lui aussi un symbole?...

Lucien.—Evidemment...

Gaby.—Sans indiscretions?... Cela ne fait pas partie des fameux secrets?...

Lucien.—Pas la moindre indiscretion... L'ami Charles-Christophe va t'expliquer le tout par le menu... Etant un nouveau membre, je n'ai pas eu le temps de scruter, d'approfondir... tu comprends cela?...

Poulin, (un peu doctoral).—Le mot Christophe lui-même vient de deux mots grecs: "Christos": "Christ", et "phero", "je porte"... cela signifie: Je porte le Christ!... pour Colomb, n'était-ce pas un nom prédestiné?... C'est lui qui devait venir porter dans le Nouveau Monde la religion du Christ... Et voilà!...

Gaby.—Prodigieux tout cela, très distingué!... Je comprends, à présent, que vous devez être très fiers de votre belle société...

Lucien, (se laissant couler la main sur la poitrine).—Tes paroles me font du bien, Gaby...

Poulin.—Et à moi donc?... Je vous félicite... Madame...

Gaby.—Je suis vaincue, Messieurs, et je vous l'avoue franchement... rien de plus!...

Poulin.—Comme Saint-Christophe alors!...

Gaby.—Comment, Saint-Christophe?... Mais le grand Navigateur n'est pas encore canonisé...

Poulin.—C'est vrai, mais le Vatican s'occupe activement de sa cause... Un jour ou l'autre, Christophe Colomb sera déclaré Bienheureux, sinon



Les CHANSONS DE PARIS

Le Samedi

PUBLIE CHAQUE SEMAINE DEUX
PLEINES PAGES DE CHANSONS ET DE
MUSIQUE POPULAIRES PARISIENNES

Grâce à une entente spéciale conclue avec une maison de Paris, *Le Samedi* a obtenu le privilège exclusif de publier, pour la première fois au Canada, les dernières nouveautés de Paris, en fait de musique et chansons.

C'est à grands frais que la direction du magazine *Le Samedi* procure cette aubaine extraordinaire à ses lecteurs. Qu'on se le dise !

Surveillez nos prochains Numéros

**EN VENTE PARTOUT
AU PRIX ORDINAIRE: 10 SOUS**

plus. Mais, pour le moment, celui auquel je fais allusion est mon propre patron, le grand Saint-Christophe.

Gaby.—Ah! Je me souviens. Vous vous appelez aussi Christophe... Charles-Christophe!... Quel rapport y a-t-il entre votre patron et moi?...

Poulin.—C'est qu'il fut un jour vaincu comme vous, Madame, et ne s'en porte pas plus mal...

Lucien.—Du nouveau pour moi, cette histoire là.

Poulin.—Pas précisément une histoire... mais bien une légende...

Gaby.—Contez-la. Contez-la.

Poulin.—Avec plaisir... Saint-Christophe, dont l'image orne le devant de presque toutes les automobiles de l'univers, était un colosse, quelque chose comme le Louis Cyr de son temps, et un petit peu vaniteux de sa force musculaire... Un jour, étant sur le bord d'une rivière, près d'un gué, il aperçoit un jeune enfant qui pleurait à chaudes larmes... Le saint demande à l'enfant pourquoi il pleurait ainsi, et l'enfant répond: "Je voudrais traverser la rivière pour aller retrouver ma mère"... Le bon géant s'offre pour traverser le bambin sur ses épaules... Mais l'enfant le toise d'un regard étrange et lui demande s'il se croit de force à accomplir cette prouesse. Saint Christophe se sentit piqué au vif, et s'écria: "Un enfant comme toi ne me pèse pas au bout du doigt". Le saint place l'enfant sur ses épaules et entre résolument dans la rivière... Mais il n'avait pas fait cinq pas qu'il ployait déjà sous le fardeau qui devenait, à chaque instant, de plus en plus lourd... Enfin, Saint Christophe vint à bout d'accomplir la traversée, mais, à son arrivée, il suait tellement, que l'eau lui coulait par tout le corps, comme une cascade.

Gaby.—Oh! là! là!... succulente, la légende!... Mais qu'était-ce donc que cet enfant?...

Poulin.—Notre Seigneur lui-même, qui avait pris cette apparence pour guérir le saint de sa vanité... Comme il a permis à son serviteur, Christophe Colomb, de venir vous convaincre, en songe de la haute valeur de notre ordre!... Il fallait cela... parce que vous étiez légèrement prévenue contre nous.

Gaby.—Je l'avoue; aussi j'ai maintenant la foi d'une convertie!...

Lucien.—A la bonne heure... Mais, j'ai invité Charles à entrer afin de lui offrir quelque chose, afin qu'il aille se coucher... Et je ne lui ai encore rien présenté. Gaby, veux-tu appeler la bonne...

Gaby.—Mais non, cela est inutile... Je vais servir moi-même...

Poulin.—C'est trop d'honneur que vous me faites.

Gaby.—Je ne serai pas trop lente, vous allez voir... (Elle sort à droite.)

SCENE V

Lucien et Poulin

Lucien.—Prends donc un siège, mon vieux...

Poulin, (allant s'asseoir à gauche).—Merci, tu es bien bon...

Lucien, (se préparant à s'asseoir, à droite, dans le grand fauteuil).—"A lui-même"—Apercevant le bout de cigarette abandonné par Gaby).—Qu'est-ce que cela signifie?... Un bout de cigarette?... Ma femme ne fume jamais!... Et moi, je n'ai pas fu-

mé aujourd'hui... Un homme est donc venu ici ce soir!... Voilà qui est singulier... très singulier...

Poulin.—Que marmottes-tu là?... Repasses-tu tes leçons du troisième degré?... (Un temps). Lucien! réponds donc!...

Lucien, (suspenseux).—Non, non... (Il regarde fixement dans le plateau de la tabagie puis, en "à parte").—C'est étrange, cette cigarette à demi-consumée... très étrange, ma femme ne fume jamais...

Poulin.—Mais dis donc... Comme tu as l'air soucieux!... tout-à-coup... Serais-tu malade?... les fatigues de cette soirée t'ont peut-être indisposé?...

Lucien.—Oh! non, si ce n'était que cela...

Poulin.—Voyons, parle, qu'y a-t-il?... Tu as bien toujours quelque chose de travers, toi...

Lucien.—C'est vrai... Mais juge toi-même... Ma femme, tu as pu t'en convaincre, c'est une nature... c'est un caractère...

Poulin.—J'te crois!...

Lucien.—Elle était née, il me semble, pour être plus que la femme d'un petit courtier...

Poulin.—Mais elle est très gentille, ton épouse... Sur tout depuis sa conversion toute récente envers notre ordre.

Lucien.—N'est-ce pas?...

Poulin.—Alors, rien ne t'empêche d'être le plus heureux des maris.

Lucien.—Oui... Mais!...

Poulin.—Quel "mais"?...

Lucien.—C'est peut-être ma faute... Je me tourmente pour des riens...

Poulin, (bondissant).—Comment? toi aussi?... Et à quel propos, bon Dieu?...

Lucien.—Ecoute, Poulin, nous sommes deux amis... Regarde-moi; suis-je beau?...

Poulin, (pouffant malgré lui).—Quelle question? Franchement, tu n'es pas plus beau qu'un autre...

Lucien.—Ai-je quelque chose d'engageant dans mes manières?...

Poulin.—Couci-Couça!... Mais qu'est-ce que tout cela peut bien faire à l'affaire?... A quoi rime ces questions saugrenues?...

Lucien.—Je veux dire... en somme... qu'est-ce que peut bien admirer en moi une femme aussi délicate de goût et de sentiment que ma chère Gaby?...

Poulin, (se tordant).—Ah! bien! quel psychologue tu fais!... Es-tu réellement assez naïf pour ignorer que ce sont les hommes les plus laids qui ont inspiré aux femmes les plus grandes passions? Les femmes sont ainsi faites, et c'est heureux...

Crains pas, on ne les défera pas pour les refaire autrement. Quand le dévouement entre, pour une bonne part, dans leur amour, c'est tant mieux!...

Mais, dis donc! serais-tu jaloux?...

Lucien.—Je le crois... depuis un instant...

Poulin.—Ah!...

Lucien.—Cependant, toi, un frère, tu peux me guérir tout de suite... en me donnant la preuve de la parfaite fidélité de ma femme...

Poulin.—Je ne te comprends pas...

Lucien.—Bien, j'aimerais mettre Gaby à l'épreuve afin de voir de quelle manière elle repousserait l'homme qui lui parlerait clandestinement de son amour... Veux-tu essayer, pour me faire plaisir?...

Poulin, (ébah).—Comment?... Moi?...

Lucien, (s'avançant vers lui).—Mais oui, toi! Aussitôt que l'occasion s'en présentera, parle-lui de tes tendres sentiments qui t'ont fait me sauver de

LES POUDRES MARCEAU

SONT LE COMPLÉMENT INDISPENSABLE POUR
LES SOINS DE LA BEAUTÉ DE LA FEMME

La beauté de la femme réside dans la blancheur, la pureté et la jeunesse. Pour défendre cette beauté contre les intempéries et les outrages du temps, rien ne vaut les POUDRES MARCEAU pures et adhérentes, d'une grande ténacité dans leur parfum, et n'irritant pas la peau, même la plus fine.

AUX PARFUMS

*Diabes Roses — Baiser de Colombine — Kysmy —
Lilas Marceau — Rose Ambrée — Coeur de Jeanne*

OFFRE SPECIALE

Nous vous enverrons, franco, sur réception de 25 cents :

1 boîte de Poudre (modèle échantillon).
1 flacon de Parfum de un seizième d'once

Au parfum de votre choix.

PARFUMERIE MARCEAU, 2, rue Rodney, Montréal

AVIS OPPORTUN

NOTRE METHODE est la plus sûre et la plus ECONOMIQUE

Des experts dans tous les départements.

ESSAYEZ-EN UN ET VOUS VOUDREZ ESSAYER TOUS
LES AUTRES

Tapis et Carpettes nettoyés, battus et teints. Linge et garnitures
de maison, draperies nettoyées. Vêtements et Costumes
nettoyés et teints. Rideaux nettoyés, sans les rétrécir.

Notre système de clarification garantit pour tout article un nettoyage complet et à fond.

TOILET LAUNDRIES LIMITED

PRIX RAISONNABLES

POUR LIVRAISON AUTO :
UPTOWN 7640

la faillite, pour lui être agréable... Dis-lui qu'elle est faite pour une vie plus mouvementée... Demande-lui si elle est réellement heureuse avec moi... Que penses-tu de mon idée?... Si tu reçois par la tête, une gifle. (*Exultant de joie et saisissant les mains de Poulin*).—Tu m'auras rendu le plus grand des services... Tu m'auras, de nouveau, sauvé la vie!

Poulin, (se dégageant, et froidement).—Grand merci, mon ami!... J'ai toujours entendu dire que les vieux garçons qui se sont mêlés de rabibocher des ménages, ont couru chance de se faire éborgner par l'un et griffer par l'autre.

Lucien.—Sois l'ami dévoué que tu as toujours été... Accepte!

Poulin.—Et si ta femme, par hasard... ou plutôt par plaisanterie... semblait disposé à s'en laisser conter?...

Lucien, (excité).—Ah! non... par exemple, la plaisanterie, je la trouverais mauvaise... Et j'espère bien que, le cas advenant, tu saurais demeurer dans les bornes...

Poulin, (interrompant).—Précisément, les bornes, dans ces sortes d'aventures, c'est de se tenir constamment en dehors de la borne...

Lucien.—Comme cela, plus rien à faire avec toi?

Poulin, (se levant, indigné).—Ah! je te remercie, c'est un mauvais rôle que tu veux me faire jouer!

Lucien, (le suivant).—Mais non! mais non!...

Poulin.—Ecoute, Lucien, je ne te comprends plus. Tu vas toujours bien me dire pourquoi, brusquement, tu te mets à douter de la fidélité de ta charmante épouse?...

Lucien.—Mais, je n'en doute pas du tout, puisque je t'assure que dès que tu oseras lui parler d'amour, elle va t'assommer!

Poulin.—Eh! bien, si tu n'en doutes pas, fiche-moi la paix!... (*Après un temps*). Penses-tu, en bonne vérité, que je serais homme à me rendre à ton malheureux désir?...

Lucien.—Comment?... tu refuses?... un frère?...

Poulin.—Oui, un frère!

Lucien.—Pourtant, un frère n'a rien à refuser à son frère...

Poulin.—Soit, lorsque sa demande est légitime. Je vois bien que tu ne connais pas encore les grands principes de notre ordre. Retiens bien ceci, que diable!... Nous sommes Chevaliers de Colomb, et un Chevalier de Colomb peut se faire tuer pour son frère, mais il ne sera jamais un mouchard!

Lucien.—C'est bon, abîme-moi!... Je sais ce que je sais!...

Poulin.—Au moins, as-tu un indice pour appuyer tes soupçons?...

Lucien, (lui faisant un signe pour désigner le plateau).—Mais chut!...

(*A ce moment on entend la voix de Gaby dans la coulisse*): "Ne perdez pas patience, j'arrive!"

Poulin.—Attention, Lucien; tu m'expliqueras tout cela plus tard.

SCENE VI

Les mêmes, plus Gaby

Gaby, (entrant par le fond et tenant un petit cabaret sur lequel il y a trois verres remplis d'une liqueur quelconque).—Je vous demande pardon,

Messieurs, de vous avoir fait attendre... (*A Poulin*).—A vous d'abord, Monsieur Poulin... (*Poulin prend son verre*).—A toi, Lucien... (*Il s'exécute*).—Et à moi!... (*Elle dépose le cabaret sur le quérillon à droite et prend le dernier verre*).

Poulin.—Allons, à votre santé et à votre bonheur, Madame.

Gaby.—Pardon!... Cette journée a été consacrée aux Chevaliers de Colomb... alors, je vous en prie... buvons à la santé des Chevaliers de Colomb.

Lucien.—Va pour les Chevaliers de Colomb.
Ensemble.—Aux Chevaliers de Colomb... (*Ils boivent et vont à tour de rôle remettre leur verre dans le cabaret*).

Lucien, (à part).—Puisque Charles refuse de m'aider, je saurai bien contraindre Gaby à tout m'avouer... (*D'un regard flegmatique, il fixe sa femme dans les yeux*).—Comme cela, il est venu quelqu'un?...

Poulin, (tremblant).—Si tu continues, Lucien, je m'en vais!

Lucien.—Au nom de notre amitié, reste. Assieds-toi, je veux te convaincre!

Poulin, (s'exécutant à regret).—C'est bon... C'est bon... Mais je ne dis rien... je ne vois rien!... je n'entends rien!...

Gaby, (surprise).—Mais que signifie ce discours, Messieurs?...

Lucien.—Je veux tout savoir!

Gaby.—Tout savoir, quoi?...

Lucien, (lui saisissant la main, énergiquement).—Dis-moi?... Tu l'as vu?...

Gaby, (interloquée).—Mais oui... Et il était imposant dans sa grande tenue.

Lucien, (à part).—Sa grande tenue?... Qui peut-il bien être?... (*A Gaby*). Et il t'a parlé, je présume, très amicalement?...

Gaby.—Mais sans doute!... Et il parlait absolument comme un homme d'aujourd'hui.

Lucien, (à part).—"Il parlait comme un homme d'aujourd'hui?"... Va-t-elle se moquer de moi en faisant croire qu'elle a reçu la visite d'un antédiluvien?... Un peu fort... (*Haut*).—Et tu le trouves?...

Gaby.—Exquis... grandiose même!...

Lucien, (lui repoussant la main).—C'est bien... Vu ton aveu sincère, je ne ferai aucun esclandre... Tu retourneras chez ta mère, dès demain, et je verrai à tout régler pour une séparation discrète.

Gaby, (ébahie).—Hein?... que dis-tu?... Perds-tu la tête, Lucien?... Pourquoi cette séparation?...

Lucien.—Parce qu'il ne peut plus exister rien de commun entre nous...

Gaby, (insultée).—Dis donc, est-ce que, par hasard, tu me ferais l'injure de douter de ma fidélité?...

Lucien.—Cette demande!... Puisque tu avoues!...

Gaby.—Comment, j'avoue?... Mais je n'ai rien du tout à avouer.

Lucien, (s'exaltant).—Ça, c'est un peu fort!... Tu nies maintenant ce que tu viens de confesser, il y a un instant... J'en prends mon ami Charles Christophe à témoin.

Poulin, (tremblant).—Non! Non!... Je ne suis témoin de rien... je reste mais je suis muet, sourd et aveugle... je veux être absolument neutre!...

Gaby, (d'un ton de dignité blessée).—Je ne demeure pas... un instant de plus sous ce toit où l'insulte est gratuite... (*Fausse sortie*).

NE SOUFFREZ PLUS!



Pourquoi rester une malade languissante quand il ne tient qu'à vous d'être bien portante? La guérison est assurée avec —

LE TRAITEMENT MEDICAL GUY

C'est le meilleur remède connu contre les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu le *beau mal*, les *déplacements*, *inflammations*, *tumeurs*, *ulcères*, *périodes douloureuses*, *douleurs dans la tête*, les *reins* ou les *aines*.

Avec ce merveilleux traitement, plus de *constipation*, *palpitation*, *alourdissements*, *bouffées de chaleur*, *faiblesse nerveuse*, *besoin irraisonné de pleurer*, *brûlements d'estomac*, *maux de cœur*, *retards*, *pertes* etc., etc.

Veillez à votre santé surtout si vous vous préparez à devenir mère ou si le retour d'âge est proche.

Envoyez cinq cents en timbres et nous vous enverrons

GRATIS une brochure illustrée de 32 pages avec échantillon du Traitement F. Guy.

Consultation: Jeudi et Samedi, de 2 hrs à 5 hrs p. m.

MME MYRIAM DUBREUIL, 320 PARC LAFONTAINE, MONTREAL, QUE.
Boîte Postale 2353 — Dépt. 25

BEAUTE ET FERMETE DE LA POITRINE

DISPARITION DES CREUX DES EPAULES ET DE LA GORGE PAR L'EMPLOI DU

TRAITEMENT DENISE ROY EN 30 JOURS

Le *Traitement Denise Roy*, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, *développe* et *raffermit* très rapidement la *poitrine*.

D'une efficacité remarquable, il exerce une action reconstituante, certaine et durable sur le *buste*, sans faire grossir les autres parties du corps.

Très bon pour les personnes *maigres* et *nerveuses*.

Bienfaisant pour la *santé* comme tonique pour renforcer; facile à prendre, il convient aussi bien à la *jeune fille* qu'à la *femme faite*.



PRIX DU TRAITEMENT DENISE ROY (de 30 jours) AU COMPLET: \$1.00

(Renseignements gratuits donnés sur réception de trois sous en timbres.)

Mme DENISE ROY, Dept. 5, B. P. 2740, 313 Amherst, Tel. Est 9252 J, MONTREAL.

Lucien, (*l'arrêtant, d'un geste*).—Enfin, je ne demanderais pas mieux de constater que je me suis trompé... Qu'as-tu fait ce soir?... N'as-tu reçu personne?...

Gaby.—Personne... Demande donc à Clothilde!

Lucien.—Au fait, tu as raison. (*Allant au fond et appelant*).—Clothilde!... Clothilde!... (*Il revient en scène*).—C'est par elle que j'aurais dû commencer mon enquête...

Gaby, (*furieuse*).—Insolent!...

Lucien.—Mais, mon Dieu, si tu n'es pas coupable, ne te fâche pas... Je m'excuserai, après...

Gaby.—Il sera bien temps!

SCENE VII

Les mêmes, puis Clothilde.

Clothilde, (*apparaissant au fond en kimono*).—Eh! bien? me voilà!...

Lucien.—Est-il venu quelqu'un ce soir, pour rendre visite à Gaby?...

Clothilde, (*embarrassée*).—Bien... Je l'ignore...

Lucien.—Comment, vous ne le savez pas?...

Clothilde.—Mais non, voyez-vous, avec la bienveillante permission de Gaby, je suis sortie peu de temps après vous, et je ne suis revenue que vers onze heures... De sorte que...

Lucien, (*l'interrompant*).—Suffit!... Retirez-vous de suite!...

Clothilde.—Tiens? ça cloche ici; je vais me rhabiller!... (*Elle sort.*)

SCENE VIII

Les mêmes, moins Clothilde

Lucien, (*à Gaby, les bras croisés, sérieux*).—Qu'as-tu à répondre, maintenant?...

Gaby.—Que j'ai tout simplement oublié d'avoir donné permission à Clothilde de sortir... Mais j'ai passé la soirée seule...

Lucien, (*morçant*).—Seul... avec lui!...

Gaby, (*exaspérée*).—Mais, à la fin, qui ça, lui?...

Poulin, (*s'interposant*).—Pardon!... Pardon!... mes enfants... vous gênez votre bonheur... Il n'y a pas à dire, il doit y avoir un malentendu... Allons, Lucien, parle clairement... Qu'as-tu à reprocher à ta charmante épouse?...

Lucien.—D'avoir reçu un homme ici, ce soir même.

Gaby, (*rigolant*).—Ma parole, Lucien, je crois que tu perds la boule!...

Lucien.—Mais puisque tu as avoué l'avoir vu...

Gaby.—Comment vu?...

Lucien.—Quand je t'ai dit tantôt... "Tu l'as vu?" Tu m'as répondu affirmativement... Alors, que veux-tu donc que je pense, moi?...

Gaby.—Pense ce que tu voudras... Mais lorsque tu m'as posé cette question; je croyais que tu voulais parler de ton grand Christophe Colomb que j'ai vu en rêve... rien de plus...! (*Air moqueur*). Mon pauvre Lucien, en vieillissant, tu deviens dur à la détente...

Poulin, (*joyeusement*).—Oh! là!... là!... La voilà l'explication... Madame, mes félicitations!... Lucien est enfoncé jusqu'aux oreilles...

Gaby.—Merci, Monsieur Poulin, vous êtes bien bon.

Lucien.—Je ne suis pas encore si enfoncé que cela... Il reste ma preuve matérielle... Ma preuve matérielle intacte.

Poulin.—Ta preuve!... ta preuve!... fais-la donc voir un peu ta fameuse preuve!

Lucien, (*désignant la petite casserole de fumeur sur le guéridon*).—Approchez tous deux... (*Péremptoire*). Et regardez, là! (*Ils obéissent*). Voyez-vous?...

Poulin.—Je ne vois rien d'anormal.

Gaby.—Je ne vois rien, moi non plus...

Lucien, (*obstiné*).—Vous êtes donc aveugles?... Le bout de cigarette qui est là?... cela n'est pas un pion, je suppose?...

Gaby, (*éclatant de rire*).—Comment?... c'est cela, ta preuve?...

Poulin, (*même jeu*).—C'est ça, ta preuve?...

Lucien, (*vexé*).—Il n'y a que moi qui fume "ici", et je n'ai pas fumé aujourd'hui.

Gaby, (*moqueuse*).—Peut-être, mais moi, j'ai fumé pour toi.

Lucien, (*renversé*).—Toi?...

Gaby, (*allant promptement à la bibliothèque d'où elle retire la boîte de cigarettes*).—Tiens, regarde, Thomas!... Il en manque une sur les dix... Je l'ai prise sans te la demander, puisque tu n'étais pas là... que tu m'avais laissée seule...

Lucien, (*d'une voix délirante, sautant autour de la scène*).—Ah! que je suis content!... Que je suis content!...

Poulin, (*même jeu*).—Que je suis content!... Que je suis content!...

Gaby.—A la bonne heure, mais j'ai été gravement offensée...

Lucien.—Aussi, je t'en demande pardon, ma chère Gaby; toutefois, défie-toi des cigarettes... surtout des cigarettes à l'opium, qui jouent de si vilains tours aux femmes!...

Gaby.—Et toi, défie-toi de la jalousie, qui en fait autant aux hommes!...

Poulin.—C'est cela... la cigarette est aux femmes ce que la jalousie est aux hommes: une destructrice de foyer...

Lucien.—C'est ce que je disais: les cigarettes ne sont pas faites pour les femmes...

Gaby.—Ni les femmes pour les jaloux...

Poulin.—En plein ça!... C'est la journée des trouvaillies... Faites une croix rouge sur le calendrier!...

SCENE IX

Les mêmes, puis Clothilde, (en costume habituel)

Clothilde, (*au fond, vivement*).—Pardon, pardon de vous déranger... Le dernier qui est entré a sans doute mal fermé la porte. Il y a là une douzaine, au moins, de Chevaliers de Colomb, qui ont pénétré discrètement—c'est-à-dire sans sonner,—dans le petit salon, et, malgré l'heure tardive, ces Messieurs sollicitent l'honneur de venir prendre des nouvelles de leur nouveau frère...

Poulin, (*bondissant de joie*).—Ah! bien ça... C'est une farce épâtante!...

Lucien, (*Idem*).—Ce que c'est que d'appartenir à une grande famille!...

Gaby, (*Idem*).—Ma foi! je trouve cela original, moi aussi... viens vite, Lucien, allons les recevoir!... (*Sort par le fond avec Lucien.*)

UNE GRANDE OFFRE AUX HERNIEUX

**10,000 PERSONNES QUI SOUFFRENT DE LA HERNIE RECEVront
PLAPAO A L'ESSAI ET LE LIVRE DE M. STUART, SUR LA
HERNIE, ABSOLUMENT GRATIS.**

Cette offre généreuse est faite par l'inventeur d'une merveilleuse méthode opérant "nuit et jour" qui rétablit et fortifie les muscles relâchés et ensuite supprime tout à fait les bandages douloureux et la nécessité de dangereuses opérations.

RIEN A PAYER

Pour 10,000 malades qui écrivent — M. Stuart enverra une quantité suffisante de Plapao sans frais pour vous permettre d'en faire l'essai. Vous ne payez rien pour cet essai de Plapao.

JETEZ VOTRE BANDAGE

Vous savez par votre propre expérience, que c'est seulement un faux soutien contre un mur tombant et que cela affaiblit votre santé, parce que vous retardez la circulation du sang. Pourquoi donc continuer à le porter ? Voici un meilleur procédé dont vous pouvez vous assurer sans frais.

EMPLOYE DANS UN DOUBLE BUT

Premièrement: Le plus important objet du PLAPAO-PAD est de conserver toujours appliqué aux muscles relâchés le remède appelé Plapao, qui est de nature contractive, et dont le but à l'aide des ingrédients de la masse médicamenteuse, est d'augmenter la circulation du sang afin de revivifier les muscles.

Deuxièmement: Adhérent de lui-même dans le but d'empêcher le tampon de glisser, c'est une aide importante pour maintenir la hernie qui ne peut être contenue par un bandage.

Des centaines de gens, vieux et jeunes, ont affirmé sous serment devant un officier qualifié, que le PLAPAO-PAD a guéri leur hernie—certains cas étant des plus graves et des plus anciens.

ACTION CONTINUELLE NUIT ET JOUR

Une condition frappante du traitement PLAPAO-PAD est le temps relativement court pour en obtenir des résultats.

C'est parce que son action est continue—nuit et jour pendant les 24 heures entières.

Il n'y a pas d'inconvénient, pas de gêne, pas de douleur. Cependant minute par minute—pendant votre travail quotidien—même pendant votre sommeil—ce merveilleux remède infuse invisiblement une nouvelle vie et une nouvelle force dans vos muscles et les met en état de maintenir les intestins en place sans le support artificiel d'un bandage ou de tout autre procédé.

LE PLAPAO-PAD EXPLIQUE

Le principe d'après lequel le Plapao-Pad fonctionne peut être facilement démontré par la gravure ci-jointe et la lecture de l'explication suivante:

Le PLAPAO-PAD est fait d'une partie forte et flexible "E" qui s'adapte aux mouvements du corps et est parfaitement confortable à porter. Sa surface intérieure est adhésive (comme un emplâtre adhésif, bien que complètement différente) pour empêcher le tampon "B" de glisser et de se déplacer.

"A" est une extrémité élargie du PLAPAO-PAD que couvre les muscles atrophiés et affaiblis et les empêche de se déplacer plus loin.

"B" est un tampon convenablement fait pour fermer l'ouverture herniaire et empêcher la saillie des intestins. En même temps, ce tampon forme réservoir.

Dans ce réservoir est placé le merveilleux remède absorbant-astringent Plapao. Dès que le remède est échauffé par la chaleur du corps, il devient soluble et s'échappe à travers la petite ouverture marquée "C" et est absorbé par les pores de la peau pour fortifier les muscles affaiblis et effectuer la fermeture de la hernie.

"F" est l'extrémité du PLAPAO-PAD qui s'applique sur les os des hanches—partie du squelette qui donne la solidité et le support nécessaire au PLAPAO-PAD.

FAITES LA PREUVE A MES FRAIS

N'envoyez pas d'argent. Je veux vous prouver à mes frais que vous pouvez guérir votre hernie et quand les muscles affaiblis auront recouvré leur élasticité et leur force, et quand l'horrible sensation de "pesanteur" sera bannie sans retour, alors vous connaîtrez que votre hernie est guérie—et vous me remercirez sincèrement pour vous avoir conseillé si fortement d'accepter

le merveilleux remède gratuit. Et "GRATUIT" signifie GRATUIT — ce n'est pas un "C.O.D." ou un essai douteux.

ECRIVEZ AUJOURD'HUI POUR L'ESSAI GRATUIT

Acceptez cet "Essai" gratuit aujourd'hui et vous serez heureux pendant votre vie d'avoir profité de cette opportunité. Ecrivez une carte postale ou remplissez le coupon aujourd'hui et par le retour de la maille, vous recevrez l'essai gratuit du Plapao avec un livre de M. Stuart sur la hernie contenant toute information au sujet de la méthode qui a eu un diplôme avec médaille d'or à Rome et un diplôme avec Grand Prix à Paris. Ce livre devrait être dans les mains de tous les hernieux. Si vous avez des amis dans ce cas, parlez-leur de cette offre importante.

10,000 lecteurs peuvent obtenir le traitement gratuit. Les réponses seront certainement considérables. Pour éviter un désappointement, écrivez MAINTENANT.

COUPON

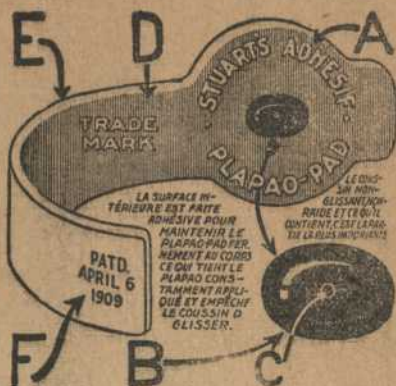
PLAPAO LABORATORIES, Inc.,
2667 Stuart Bldg., St-Louis,
Missouri, U. S. A.

Monsieur—Veuillez m'envoyer Plapao à l'essai et le livre de M. Stuart absolument gratis.

Nom

Adresse

Le retour de la maille apportera l'essai gratuit de Plapao.



SCENE X

Clothilde et Poulin

Poulin.—Eh! bien, ma chère Clothilde, que pensez-vous de Monsieur Dupuis depuis qu'il est Chevalier de Colomb?

Clothilde.—Là... rien de particulier en somme... ça lui va comme à un autre...

Poulin.—Rien de plus, et pourquoi?

Clothilde.—Cela m'est indifférent parce que ça ne me donne rien.

Poulin.—Que vous manque-t-il donc, ma chère Clothilde?

Clothilde.—Mais, un bon mari!

Poulin.—Un mari? Suis-je pas là, moi? Est-ce que, par hasard, vous m'accepteriez? enfin! Vous m'aviez promis de réfléchir si sérieusement!

Clothilde. (un peu gênée).—Et j'ai réfléchi aussi... et je vais être franche avec vous comme une honnête fille doit l'être... Il ne sert de rien de cacher plus longtemps ses sentiments... quand on aime... Je vous demande pardon de vous avoir tant taquiné, c'est que je voulais me convaincre de votre sincérité... J'ai réfléchi, vous savez, et je serai très heureuse de m'appeler, un jour, Madame Poulin.

Poulin. (joyeux).—Chère! Chère Clothilde! (Il ouvre les bras pour l'étreindre).

SCENE XI

Les mêmes, plus Gaby, Lucien, et une douzaine de Figurants, Chevaliers de Colomb.

Tous. (entrant bruyamment par le fond).—Ah! Poulin!... Scandale!... Scandale!...

Poulin. (en prenant gaiement son parti).—Mes amis, je vous présente ma future.

Tous. (ébahis).—Ah! bah!

Gaby.—Je me doutais bien de vos amours depuis longtemps, mon cher Monsieur Poulin; Clothilde était pour moi une compagne idéale, doublée d'une soeur; elle sera de plus, désormais, ma grande amie!

Clothilde.—Merci, ma chère, mais je n'ai vraiment pas les qualités nécessaires pour être ton égale.

Gaby.—Comment?... ne seras-tu pas l'épouse d'un frère de mon mari? Si les Chevaliers de Colomb sont des démocrates, je veux l'être aussi.

Tous. (joyusement).—Très bien, Madame Dupuis, très bien!

Lucien.—Tu es vraiment gentille Gaby, et, pour mettre le comble au bonheur de notre bienfaiteur, nous allons agir comme de bons parents. (A Poulin).—Charles Christophe, embrasse ta promise!

Poulin. (géné).—Ah! je n'oserais jamais devant vous tous!

Tous. (rigolant).—Il faut oser!... Il faut oser!

Clothilde.—Eh! bien!... j'ose... moi! (Elle s'élançe au cou de Poulin et l'embrasse.)

Tous.—Bravo!... Mademoiselle Clothilde! Bravo!... Bravissimo!

Lucien.—Vraiment, vous avez droit d'être fière de votre futur, ma chère Clothilde.

Poulin.—Pourquoi, s'il vous plaît?

Lucien.—Parce que le meilleur des maris, en général, c'est...

Gaby. (s'interposant).—C'est le Chevalier de Colomb!

Tous. (d'une voix puissante).—C'est le Chevalier de Colomb!.....

RIDEAU

Tous droits réservés Canada 1922

UN BEL ARGUMENT POUR LES FEMMES

Voilà qui va faire plaisir aux dames et qui leur fournira un bel argument quand on critiquera la mode qui veut qu'elles soient décolletées, bras nus et jambes gainées de bas diaphanes, au coeur de l'hiver.

Le docteur C. W. Saleeby, qui fait autorité en Angleterre, a déclaré récemment en une conférence que, pour être bien portant, l'être humain a besoin de cinq choses: grand air, lumière, eau saine, nourriture fraîche, le moins possible de vêtements.

Les hommes primitifs, qui vivaient nus, jouissaient d'une santé merveilleuse.

Aujourd'hui, les femmes — sans pouvoir imiter complètement nos lointains ancêtres — ne sont pas trop habillées! Eh bien! a constaté le docteur C. W. Saleeby, elles se portent mieux que les hommes. Elles sont plus résistantes que les représentants du sexe pourtant dit "fort".

—Tu te moques de mon décolleté, de mes bras nus, de mes jupes légères, de mes bas de soie et de mes souliers découverts, — dira demain madame à Monsieur — c'est à cela que je dois pourtant d'être plus robuste que toi.

